



BIBLIOTHEQUE COSMOPOLITE. — N° 70

ARTHUR SCHNITZLER

ANATOLE

TRADUCTIONS

DE

Maurice RÉMON & Maurice VAUCAIRE

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK, & Cie ÉDITEURS

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

Devant le Théâtre-Français

1913

BIBLIOTHEQUE COSMOPOLITE

OUVRAGES PARUS

I. — **Au delà des Forces**, par BJORNSTJERNE BJORNSON, première et deuxième parties. Traduction de MM. Auguste Monnier et Littmanson. Un volume in-18. Prix 3 50

II. — **Le Roi**, drame en quatre actes ; **Le Journaliste**, drame ne quatre actes, par BJORNSTJERNE BJORNSON. Traduction de M. Auguste Monnier. Un volume in-18. Prix. 3 50

III. — **Les Prétendants à la Couronne**, drame en cinq actes **Les Guerriers à Helgeland**, drame en quatre actes, par HENRIK IBSEN. Traduction de M. Jacques Trigant-Geneste. Nouvelle édition. Un volume in-18. Prix 3 50

IV. — **Les Soutiens de la Société**, pièce en quatre actes ; **L'Union des Jeunes**, pièce en cinq actes, par HENRIK IBSEN. Traduction de MM. Pierre Bertrand et Edmond de Nevers. Deuxième édition. Un volume in-18. Prix 3 50

V. — **Empereur et Galiléen**, par HENRIK IBSEN. Traduction de M. Charles de Casanove. Quatrième édition, revue et corrigée. Un volume in-18. Prix. 3 50

VI. — **Nouveaux Poèmes et Ballades**, de A.-C. SWINBURNE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. Prix 3 50

VII. — **Œuvres en Prose**, de P.-B. SHELLEY, traduites par Albert Savine. Pamphlets politiques. Réfutation du déisme. Fragments de romans. Critique littéraire et critique d'art. Philosophie. Un volume in-18. Prix. 3 50

VIII. — **Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'opium**, par THOMAS DE QUINCEY. Traduction et préface par Albert Savine. Deuxième édition. Un volume in-18. Prix. 3 50

IX. — **Confessions d'un Mangeur d'opium**, par THOMAS DE QUINCEY. Première traduction intégrale par V. Descreux. Nouvelle édition. Un volume in-18. Prix 3 50

X. — **Aurora Leigh**, par ELISABETH BARRETT BROWNING. Traduit de l'anglais. Troisième édition. Un volume in-18. Prix . 3 50

XI. — **Un Gant**, comédie en trois actes ; **Le Nouveau Système**, pièce en cinq actes, par BJORNSTJERNE BJORNSON. Traduit du norvégien par Auguste Monnier. Un vol. in-18. Prix. . 3 50

XII. — **Le Portrait de Dorian Gray**, par OSCAR WILDE. Traduit de l'anglais par M. Eugène Tardieu. Cinquième édition. Un volume in-18. Prix. 3 50

XIII. — **Un Héros de notre Temps**, récits ; **Le Démon**, poème oriental, par LERMONTOFF. Traduit du russe par A. de Villamarie. Deuxième édition. Un volume in-18. Prix. . . . 3 50

XIV. — **Intentions**, par OSCAR WILDE. Traduction, préface et notes de J. Joseph-Renaud. Un volume in-18 . . . . 3 50

XV. — **La Dame de la Mer**, pièce en 5 actes ; **Un Ennemi du Peuple**, pièce en 5 actes, par HENRIK IBSEN. Traduction de MM. Ad. Chennevière et C. Johansen. Un vol. in-18 . . 3 50

XVI. — **Enlevé !** roman de ROBERT-L. STEVENSON. Traduction et préface d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . 3 50

XVII. — **Poèmes et Poésies**, par ELISABETH BARRETT BROWNING. Traduction de l'anglais et étude par Albert Savine. Un volume in-18. . . . . 3 50

XVIII. — **Le Crime de lord Arthur Savile**, par OSCAR WILDE. Traduit de l'anglais par Albert Savine. Un vol. in-18 . 3 50

XIX. — **Derniers Contes**, par EDGAR POË. Traduits par F. Rabbe. Un volume in-18. 3 50

ANATOLE

DU MÊME AUTEUR

La Ronde. Traduction de MM. Maurice Rémon et W. Bauer. Un vol. in-18, sous couverture illustrée par Maurice Dethomas. Prix. . . . . 3 fr. 50

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE. — N° 60.

ARTHUR SCHNITZLER

ANATOLE

SUIVI DE

LA COMPAGNE

TRADUCTIONS

DE

MAURICE RÉMON & MAURICE VAUCAIRE

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK & Cie, ÉDITEURS

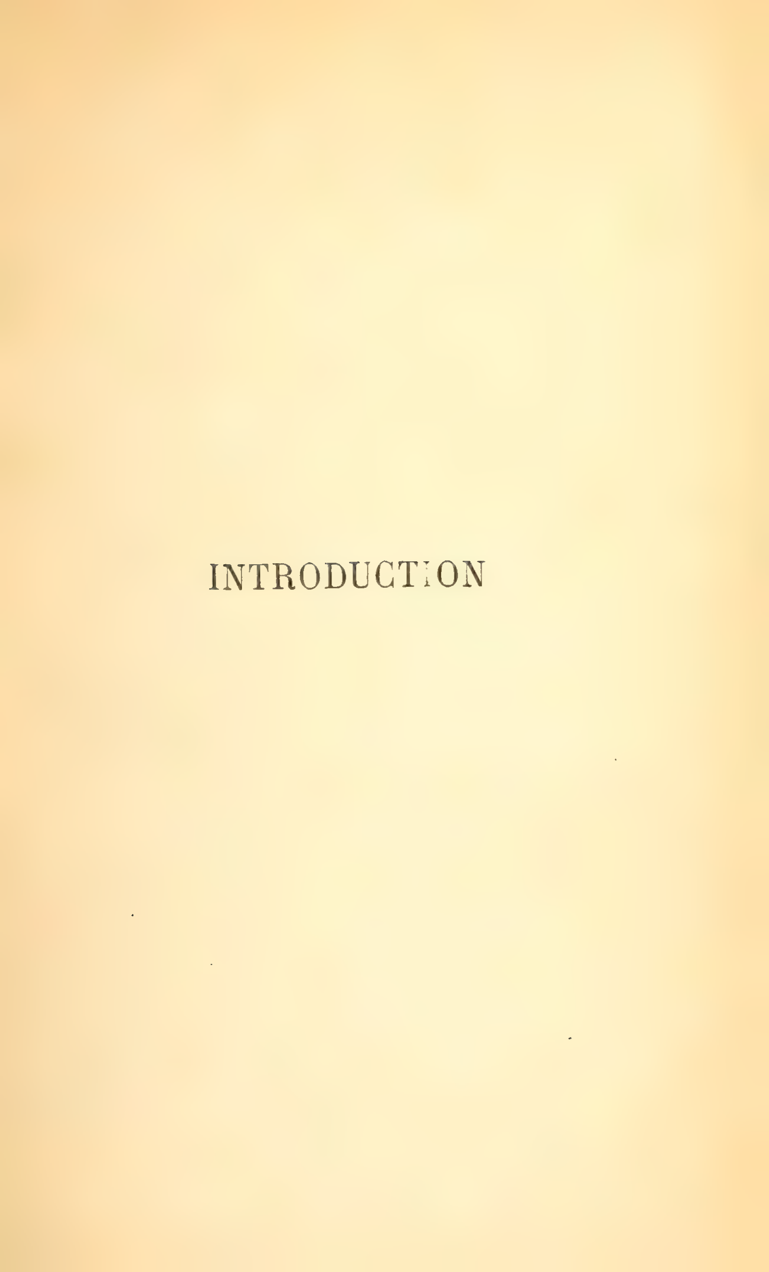
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1913



De cet ouvrage, il a été tiré à part,
sur papier de Hollande,
neuf exemplaires numérotés et paraphés
par les éditeurs.



INTRODUCTION

INTRODUCTION

Hautes grilles, ifs taillés,
Armoiries qu'on ne redore plus,
Sphinx, brillant à travers le fourré...
... les portes s'ouvrent en grinçant.
Avec ses cascades endormies
et ses tritons assoupis,
rococo, poussiéreux et délicieux,
voyez... le Vienne de Canaletto,
le Vienne de dix-sept cent soixante...
... Verts, bruns, paisibles, des étangs
encadrés de marbre blanc,
où, dans le reflet des Nixes,
se jouent des poissons d'or et d'argent...
Sur les gazons ras
s'étendent, élégantes et égales, les ombres
de sveltes lauriers roses ;
des rameaux se courbent en coupoles,

des rameaux s'inclinent en niches,
pour les couples d'amoureux,
héros et héroïnes.
Trois dauphins versent en murmurant
leur flot dans une coquille...
... derrière un mur d'ifs
résonnent violons et clarinettes...
Et leur chant paraît venir
des amours gracieux
qui sont assis tout autour sur la balustrade,
jouant d'un instrument ou tressant des guirlandes,
entourés de fleurs multicolores
qui s'élancent de vases de marbre :
giroflées d'or, jasmins et lilas.
Entre eux, sur la balustrade,
sont assises aussi des femmes coquettes,
et de violets monsignors,
et sur l'herbe, à leurs pieds,
ou sur des coussins, sur les marches,
des cavaliers et des abbés...
D'autres font descendre d'autres belles
de leurs chaises parfumées...
A travers les branches passent des lueurs,
scintillant sur les têtes blondes ;
elles glissent sur les graviers et les gazons,
glissent sur l'estrade
qu'on a provisoirement élevée.
La vigne et le liseron grimpent
et décorent les poutres légères.

Parmi tout cela, éclatantes de couleurs,
flottent tentures et tapisseries,
bergeries, hardiment tissées,
et délicatement esquissées par Watteau...
Une tonnelle sert de scène
et le soleil d'été fait la rampe ;
ainsi jouons-nous la comédie,
nous jouons nos propres pièces,
précoces, tendres et mélancoliques,
la comédie de notre âme,
de nos sentiments d'aujourd'hui et d'hier,
jolie formule de choses méchantes,
mots unis, tableaux bariolés,
demie et secrète impression,
agonies, épisodes...
Quelques-uns écoutent, pas tous...
plus d'un rêve et plus d'un rit ;
Quelques-uns mangent des glaces... et d'autres
tiennent de fort galants propos...
... Des œillets se balancent au vent,
des œillets blancs à longue tige,
telle une troupe de blancs papillons...
Et un petit chien de Bologne
aboie, émerveillé, devant un paon.

LORIS.

LA FROUSSE [1]

Traduit par M. Maurice Vaucaire.

(1) Ce dialogue, traduit par M. Maurice Vaucaire, a été joué en adaptation aux Escholiers.

PERSONNAGES :

ANATOLE.
MAX.
CORA.

LA FROUSSE

La chambre d'Anatole.

MAX

Oui, mon vieux, je t'envie... (*Anatole sourit.*) Je puis te le dire maintenant, j'ai été épaté. Jusqu'ici, j'avais regardé cela comme une chose improbable, folle, mais quand j'ai vu qu'elle s'endormait... ensuite qu'elle dansait, — quand tu lui suggéras qu'elle était une danseuse... qu'elle pleurait — quand tu lui dis que son amant était mort....

ANATOLE

Oui, oui !

MAX

Je crois qu'il y a du sorcier en toi.

ANATOLE

En nous tous !

MAX

C'est peu rassurant !

ANATOLE

Je ne trouve pas !... Ce n'est pas plus désagréable que la vie elle-même et que beaucoup d'autres choses découvertes dans le courant de ce siècle. Il est certain que nos ancêtres ont été aussi épatés que toi, lorsqu'ils ont appris subitement que la terre tournait. Ils ont dû être pris de vertige.

MAX

Ils ont eu mal au cœur !

ANATOLE

Évidemment ! Et quand on découvrit le printemps pour la première fois !... On ne voulait pas y croire... malgré les arbres verts... malgré les fleurs et malgré l'amour.

MAX

Tu te trompes... Tout ça c'est du magnétisme !...

ANATOLE

Hypnotisme !

MAX

Ah non ! ça c'est une autre affaire. Jamais je ne me laisserai hypnotiser.

ANATOLE

Quel enfantillage ! Qu'est-ce que ça peut te faire que je t'endorme pendant que tu es tranquillement couché ?

MAX

Oui, et alors tu me diras que je suis ramoneur ! et je monterai dans la cheminée.

ANATOLE

Voyons, ce sont des plaisanteries... L'important, dans cette affaire, c'est la réalisation scientifique... Mais nous n'y sommes pas encore...

MAX

Comment cela ?

ANATOLE

Ainsi moi, qui pourrais transporter cent jeunes filles dans cent mondes différents, comment pourrais-je m'y envoyer moi-même ?

MAX

Est-ce absolument impossible ?

ANATOLE

A dire vrai, j'ai déjà essayé. Un jour que je souffrais d'aimer, j'ai fixé longuement les yeux sur un point brillant et je me suis commandé :

Anatole, endors-toi ! et quand tu te réveilleras, la pensée de cette femme qui te trouble s'effacera.

MAX

Eh bien, quand tu t'es réveillé ?

ANATOLE

Je ne me suis même pas endormi.

MAX

Alors ? tu es toujours amoureux ?

ANATOLE

Oui, mon ami... toujours ! Je suis même très malheureux.

MAX

Alors... encore des doutes ?

ANATOLE

Non... pas des doutes. Je sais qu'elle me trompe. Quand je la tiens dans mes bras, je me dis tout bas : elle me trompe.

MAX

Elle ne te trompe pas.

ANATOLE

Si.

MAX

La preuve ?

ANATOLE

Je le sens, c'est pour ça que je le sais.

MAX

C'est idiot.

ANATOLE

Mon cher, les femmes nous sont infidèles sans le savoir. Je lis bien deux ou trois livres à la fois, pourquoi n'aurait-elle pas deux ou trois intrigues ?

MAX

Mais elle t'aime !

ANATOLE

Infiniment. Ça m'est égal. Elle m'est infidèle.

MAX

Et... avec qui ?

ANATOLE

Est-ce que je sais, moi ! Peut-être avec un homme très bien qui l'a suivie dans la rue, peut-être avec un joli garçon qu'elle a connu n'importe où et qui lui aura plu.

MAX

Tu n'es qu'un maniaque.

ANATOLE

Et pourquoi s'en priver ? Elle est comme tout le monde, elle aime la vie et ne voit pas plus

loin... Quand je lui demande : « M'aimes-tu ? » elle répond oui ; quand je lui demande : « M'es-tu fidèle ? » elle me répond encore oui. Et elle dit chaque fois la vérité, parce qu'à ce moment-là, elle oublie les autres. Mais y a-t-il jamais eu une femme qui ait dit à son amant ou à son mari, sans qu'on le lui demandât : « Mon cher, je te trompe » ? Et si elle m'est fidèle...

MAX

Eh bien ?

ANATOLE

Alors c'est un pur hasard...

MAX

Mais si elle t'aime.

ANATOLE

Pauvre naïf ! comme si c'était une raison. Est-ce que je suis irréprochable ? Non... Et pourtant, moi aussi je l'aime.

MAX

Oui. Mais un homme, lui, peut...

ANATOLE

Il y a des gens qui veulent se persuader que les femmes sont, à ce point de vue, autrement faites que nous... Non, va, nous sommes pa-

reils... Quand je dis à une femme : « Je t'aime, je n'aime que toi », je ne sens pas du tout que je la trompe, même si j'ai passé la nuit précédente avec une autre.

MAX

Oui... mais toi !...

ANATOLE

Oui... moi ! Et toi aussi, bien sûr ! Et elle, ma Cora adorée !... Oh ! ça me met en rage ! Tiens, si je lui disais, en me mettant à genoux devant elle : « Ma petite Cora, mon amour, tout ce qui s'est passé auparavant t'est pardonné, mais dis-moi tout... » eh bien ! à quoi cela m'avancerait-il ? Un jour, une femme m'a dit : « Pour l'amour de Dieu, mon petit Anatole, franchement, suis-je seule dans ton cœur ?... Je ne te reprocherai rien... Mais la vérité, Anatole !... je dois savoir la vérité. » Que devais-je faire ?... Mentir, puisque je suis un galant homme. Alors, j'ai menti tranquillement et j'ai dit : « Oui, mon chat, je te suis fidèle jusqu'à la mort. » Elle m'a cru, et elle était heureuse.

MAX

Alors ?

ANATOLE

Alors, moi, je ne suis pas heureux, parce que

je ne crois pas... Ah! s'il y avait un moyen infaillible de savoir!...

MAX

Et l'hypnotisme?

ANATOLE

Comment?

MAX

Ton hypnotisme! Je suppose que tu l'endormes et que tu lui dises : « Avoue-moi tout. »

ANATOLE, *riant jaune.*

Ah! ah!

MAX

« Tu le dois... Entends-tu?... Tout, tout! »

ANATOLE

Ce serait original.

MAX

Et infaillible. Et puis il y a une suite de questions à poser : « M'aimes-tu? En aimes-tu un autre? Où vas-tu? Comment s'appelle-t-il? » Et ainsi de suite.

ANATOLE

Allons, Max!

MAX

Quoi?

ANATOLE, *conciliant mais embêté.*

Bien sûr, bien sûr.

MAX

Tu as dit qu'il y avait du sorcier en nous tous.

ANATOLE

Mais oui, on saurait peut-être la vérité par la magie.

MAX

Te voilà sauvé! Cora est certainement un médium excellent, et, ce soir même, tu pourras savoir si tu es...

ANATOLE

... ou un dieu! Max, que je t'embrasse! Je me sens comme délivré...

MAX

Je suis vraiment curieux...

ANATOLE

Comment? Doutes-tu de?...

MAX

Ah bon!... Alors les autres ne doivent pas douter... il n'y a que toi qui...

ANATOLE

Certainement, il n'y a que moi... Si un mari, en sortant de la maison où il vient de découvrir sa femme avec un amant, rencontre un ami qui

lui dise : « Je crois que ta femme te trompe », il ne lui répondra pas : « Je le sais ».

MAX

Oui. J'avais oublié que le premier devoir de l'amitié est de laisser leurs illusions aux amis.

ANATOLE

Chut !

MAX

Qu'est-ce qu'il y a ?

ANATOLE

Je reconnais son pas...

MAX

Je n'entends rien.

ANATOLE

Si, la voilà, dans le couloir. (*Ouvrant la porte.*) Cora ?

CORA, *du dehors.*

Bonsoir !... Tu n'es pas seul ?

ANATOLE

C'est l'ami Max.

CORA, *entrant.*

Bonsoir ! Comment ! Dans l'obscurité ?

ANATOLE

Il fait encore un peu jour. Tu sais que j'aime cette lumière.

CORA, *lui caressant les cheveux.*

Mon chéri.

ANATOLE

Mon adorée.

CORA

Oui, mais je vais allumer... tu permets? (*Elle tourne le commutateur.*)

ANATOLE, *à Max.*

Dis que c'est une jolie fille.

MAX

Oui, très jolie.

CORA

Comment ça va-t-il? Il y a longtemps que vous bavardez?

ANATOLE

Depuis une demi-heure.

CORA

Ah! (*Elle enlève son chapeau et son manteau.*) Et de quoi parliez-vous?

ANATOLE

D'un tas de choses...

MAX

De l'hypnotisme.

CORA

Oh ! On en sort abruti, hein ?

ANATOLE

Mais non...

CORA

Eh bien, un jour, nous essaierons... un jour que nous serons disposés... Veux-tu, mon chéri ?

ANATOLE

Moi, te...

CORA

Oui, ça doit être très agréable. Avec toi, bien entendu...

ANATOLE

Merci.

CORA

Jamais avec un étranger... Je ne voudrais pas être endormie par un étranger... Mais avec toi, c'est différent.

ANATOLE

Eh bien, mon trésor, quand tu voudras, je t'hypnotiserai.

CORA

Quand ?

ANATOLE

Tout de suite, si ça te fait plaisir.

CORA

Que faut-il faire ?

ANATOLE

Rien, tu n'as rien à faire qu'à rester tranquillement assise sur ce canapé... avec la ferme volonté de t'endormir.

CORA

J'en ai la ferme volonté.

ANATOLE

Je me place devant toi, tu me regardes fixement. Voyons, regarde-moi fixement. Je passe doucement ma main sur ton front, sur tes yeux...

CORA

Oui, et alors ?

ANATOLE

Ne parle pas... Il faut seulement que tu veuilles dormir.

CORA

Quand tu me passes la main sur les yeux, ça me fait tout drôle.

ANATOLE

Chut.., silence... pas parler... dormir... Tu es déjà très fatiguée.

CORA

Non.

ANATOLE

Si, tu es un peu fatiguée.

CORA

Oui, un peu.

ANATOLE

Tes paupières sont lourdes... très lourdes... Tu ne peux presque plus remuer tes mains non plus.

CORA, *lentement.*

C'est vrai.

ANATOLE, *continuant ses passes magnétiques.*

Chut... Fatiguée maintenant... Dors... (*Il se retourne vers Max qui le regarde, étonné. A Max, d'un air victorieux.*) Dormir... Tes beaux yeux sont bien fermés, à présent... tu ne peux plus les ouvrir. (*Cora veut ouvrir les yeux.*)

ANATOLE

Allons, allons, dors tranquillement.

MAX, *voulant demander quelque chose.*

Tu...

ANATOLE, *à Max.*

Silence... (*A Cora.*) Dors... (*Il reste un mo-*

ment devant Cora qui repose et dort.) Voilà. Maintenant, tu peux la questionner.

MAX

Je voulais seulement lui demander si elle dort pour de bon.

ANATOLE

Tu le vois bien qu'elle dort. Nous allons attendre quelques instants. (*Nouvelle pause.*) Ça y est... Cora, Cora, tu vas me répondre... Comment t'appelles-tu ?

CORA

Cora.

ANATOLE

Cora, nous sommes dans un bois.

CORA

Ah ! oui, il est joli, ce bois. Comme c'est beau ces arbres, ces allées, ces rossignols...

ANATOLE

Cora, tu dois me dire la vérité... Qu'est-ce que tu me diras quand je te questionnerai ?...

CORA

Je dirai la vérité.

ANATOLE

Puisque tu dois me dire la vérité, toute la vérité, tu vas répondre avec franchise sur tous les

points, et quand tu te réveilleras, tu auras tout oublié. M'as-tu compris?

CORA

Oui.

ANATOLE

Bien, dors, dors tranquillement. (*A Max.*) Alors, je commence... Qu'est-ce que je vais lui demander?

MAX

Son âge?

ANATOLE

Dix-neuf ans... Cora, quel âge as-tu?

CORA

Vingt et un ans.

MAX, *riant.*

Ah! ah!...

ANATOLE, *vexé.*

Ça, c'est extraordinaire! Tu vois!

MAX

Si elle avait su qu'elle était un si bon médium.....

ANATOLE

La suggestion opère admirablement. Je vais lui demander autre chose... Cora, m'aimes-tu?... Cora, m'aimes-tu?

CORA

Oui.

ANATOLE, *triomphant.*

Tu entends ?

MAX

Et maintenant, la question principale : est-elle fidèle ?

ANATOLE

Cora ! (*Se retournant.*) Ta question est stupide !

MAX

Pourquoi ?

ANATOLE

Elle n'est pas précise.

MAX

..... ?

ANATOLE

Il faut que je tourne la phrase autrement.

MAX

Il me semble pourtant qu'elle est assez nette.

ANATOLE

Non, c'est justement ce qui te trompe ; elle n'est pas nette.

MAX

Comment ça ?

ANATOLE

Si je lui dis : « Es-tu fidèle ? » elle confondra peut-être avec ses sentiments les plus anciens.

MAX

Alors ?

ANATOLE

Elle enveloppera peut-être là-dedans tout le passé... Il est possible qu'elle pense au temps où elle en aimait un autre... et qu'alors elle réponde : Non.

MAX

Oh ! là là ! Mais ce serait intéressant.

ANATOLE

Je te remercie... Je sais que Cora se conduit tout autrement avec moi. Très loyalement, au début de nos amours, Cora m'a déclaré que si elle avait su qu'elle m'appartiendrait un jour, elle...

MAX

Oui, mais elle ne l'a pas su.

ANATOLE

Évidemment.

MAX

Nous pourrons donc reprendre la question autrement.

ANATOLE

Possible, car telle quelle, je la trouve choquante et même déloyale.

MAX

Alors, pose-la ainsi : « Cora, m'es-tu fidèle depuis que tu me connais ? »

ANATOLE

Tiens, oui, c'est vrai, ce ne serait pas mal... (*Il se plante devant Cora.*) Cora, m'as-tu été... Mais non, c'est absurde !

MAX

Absurde !

ANATOLE

Je t'en prie !... Il faut d'abord te représenter dans quelles conditions nous nous sommes connus. Pas une minute, nous n'avons soupçonné que nous nous aimerions si ardemment. Nous considérions cela comme une fantaisie, comme quelque chose qui devait passer... Qui sait...

MAX

Qui sait ?

ANATOLE

Oui, qui sait si elle n'a pas commencé à m'aimer... quand elle a cessé d'en aimer un autre ?... Comment vivait-elle avant notre ren-

contre ? Comment vivais-je moi-même? Qui sait si elle n'a pas dû traîner pendant des jours et des semaines une vieille chaîne sentimentale...

MAX

Hum !...

ANATOLE

J'irai encore plus loin... Au début, nous ne nous aimions pas d'amour, j'en suis sûr ; nous ne désirions pas autre chose l'un de l'autre qu'un doux et fugitif bonheur. Si à ce moment, elle a eu un tort, que puis-je lui reprocher ?... Rien du tout !

MAX

Tu es étrangement indulgent.

ANATOLE

Non ! en général, je ne le suis pas. Mais je trouve ignoble d'abuser ainsi d'une situation...

MAX

Puisque tu n'en sors pas, je vais te tirer d'embarras.

ANATOLE

.....?

MAX

Tu vas poser la question ainsi : « Cora, depuis que tu m'aimes, m'es-tu fidèle ? »

ANATOLE

C'est plus clair, beaucoup plus clair.

MAX

Ah ! tu vois !

ANATOLE, *après une seconde de réflexion.*

Mais ce n'est pas encore ça !

MAX

Oh !

ANATOLE

Que veut dire ce mot : fidèle ? Suppose qu'elle ait voyagé hier ; dans le compartiment, un monsieur lui a fait du pied... Peut-être que la sensibilité augmente à l'infini, quand on est endormi.., et par excès de scrupule, elle considérera cela comme une trahison.

MAX

Cependant, écoute....

ANATOLE

Et de plus, dans nos conversations, souvent, et sur ce même thème, nous avons exagéré. Je lui ai dit une fois : « Cora, si tu regardes seulement avec plaisir un autre homme, je considère que tu me trahis. »

MAX

Et elle ?...

ANATOLE

Elle ?... elle s'est moquée de moi, elle n'a pas compris comment je pouvais croire qu'elle ferait jamais attention à un autre.

MAX

Et pourtant, tu doutes...

ANATOLE

Il y a de ces choses... Réfléchis. Par exemple, un idiot la suit, un soir, et il l'embrasse dans le cou !...

MAX

Oh ! ça !...

ANATOLE

Ce n'est pas impossible !

MAX

Alors, tu ne veux pas lui demander si...

ANATOLE

Mais...

MAX

Tu viens de me dire un tas d'absurdités. Crois-moi, les femmes ne se méprennent pas quand nous leur demandons compte de leur fidélité. Si tu lui demandes tendrement, tout bas : « M'es-tu fidèle ? » elle ne pensera pas à un monsieur quelconque, ni au bout de son pied,

ni à un vague baiser sur la nuque, mais bien à ce mot : infidélité, et à ce qu'il veut dire. Et puis tu pourras l'éclairer par d'autres questions.

ANATOLE

Alors, tu veux que je la questionne ?

MAX

Moi ?... Mais c'est toi qui voulais...

ANATOLE

Il peut y avoir des raisons.

MAX

Des raisons !

ANATOLE

Mais parfaitement ! Des choses peuvent arriver d'elles-mêmes... dans un milieu énervant, enivrant.

MAX

Mais veux-tu savoir, oui ou non ?

ANATOLE

Figure-toi une chambre un peu obscure...

MAX

Obscure ?... Et après?

ANATOLE

Dans cette chambre... elle...

MAX

Comment est-elle entrée ?

ANATOLE

Non, j'abandonne cela, provisoirement... Il peut y avoir des excuses, au fond... Ainsi, deux verres de vin du Rhin... une atmosphère spécialement lourde... la fumée des cigarettes... des parfums qui flottent... une lumière douce... des rideaux rouges... le silence... puis le murmure de douces paroles...

MAX

!!!

ANATOLE

D'autres y ont déjà été prises... de meilleures qu'elle...

MAX

Soit... mais cela ne va guère avec la fidélité.

ANATOLE

Il existe des choses si mystérieuses!...

MAX

Enfin, mon ami, tu as le moyen devant toi de découvrir une énigme pour laquelle les hommes les plus malins se cassent la tête. Tu n'as qu'à parler et tu sauras tout ce que tu veux savoir. Une question et tu es fixé. Tu sais si on t'aime, uniquement... où est ton rival, comment il a remporté cette victoire sur toi... et tu ne parles pas?... Tu peux interroger le Destin et tu

hésites? Tu te lamentes nuit et jour, tu donnerais la moitié de ta vie pour être délivré de tes doutes, la Vérité est par terre, devant toi, et tu ne te baisses pas pour la ramasser! Pourquoi?... Parce qu'au fond tu crains que la femme aimée ne soit vraiment pas celle que tu supposes... et parce que tes illusions te sont mille fois plus chères que la Vérité.

ANATOLE

Max!

MAX

Alors, j'ai tort, peut être? Tu sais très bien que tout ce que tu viens de débiter, ce ne sont que des phrases.

ANATOLE

Écoute, puisque tu le prends ainsi, je vais l'interroger.

MAX

Ah! enfin...

ANATOLE

Mais, pas devant toi.

MAX

Pas devant moi?

ANATOLE

Tu es bon!... Vois-tu qu'elle me réponde non... Si par hasard elle me répond non, je veux

être seul à l'entendre... Car je n'ai pas besoin d'être plaint... Être trompé, c'est un demi-malheur; être plaint, c'est pire! — Et puis, je suis très gêné devant toi... D'ailleurs la vérité, tu l'apprendras toujours... Si Cora m'a trahi... je ne la reverrai plus. Tu seras donc fixé. Mais je ne veux pas que tu l'entendes.

MAX

Bien, mon ami, je comprends (*Il lui serre la main.*); je te laisse seul avec elle.

ANATOLE

Oui, mon vieux. (*Le conduisant à la porte.*) Dans une minute, je te rappellerai. (*Max sort.*)

ANATOLE, *devant Cora qu'il contemple longuement.*

Cora!... (*Il secoue la tête et tourne autour d'elle.*) Cora!... (*Il s'agenouille.*) Cora... ma chérie!... (*Il se relève et, très décidé.*) Réveille-toi vite et embrasse-moi le plus fort que tu pourras.

CORA *se lève, se frotte les yeux et se jette au cou d'Anatole.*

Ai-je dormi longtemps?... Où est Max?

ANATOLE

Max! Max!

MAX, *sortant de la chambre voisine.*

Me voilà.

ANATOLE

Oui, tu as dormi très longtemps... Et tu as aussi parlé dans ton sommeil.

CORA, *terrifiée.*

Pour l'amour de Dieu ! qu'ai-je dit ?

MAX, *mauvais sourire.*

Vous n'avez fait que répondre à ses questions.

CORA

Que m'a-t-il donc demandé ?

ANATOLE

Mille choses...

CORA

Et j'ai répondu... toujours?

ANATOLE

Toujours.

CORA, *au comble de l'angoisse.*

Et peut-on savoir ce que tu m'as demandé?

ANATOLE

Non, demain je recommencerai, je t'endormirai...

CORA, *furieuse.*

Ah non ! ça, plus jamais. C'est de la folie ! On

vous interroge et quand on se réveille, on ne sait rien!... J'ai dû sûrement lâcher des bêtises...

ANATOLE

Oui... en effet... tu as dit que tu m'aimais!

CORA, *stupéfaite.*

C'est vrai?

MAX

Elle ne le croit pas!

CORA, *bondissant.*

Avec ça! Mais j'aurais pu le lui dire toute éveillée.

ANATOLE, *heureux.*

Chérie!

MAX, *dépité.*

Mes chers amis... je vous dis adieu.

ANATOLE

Tu t'en vas?

MAX

Il le faut...

ANATOLE

Ne te froisse pas... si je ne t'accompagne pas.

CORA, *un peu moqueuse.*

Au revoir!

MAX

Comment donc!... (*Près de la porte.*) Au fond, il est clair que les femmes mentent autant en dormant... Mais ils sont heureux... et c'est là le principal... Adieu, les enfants. (*Ils ne l'entendent pas et s'étreignent passionnément*).

LES ACHATS DE NOËL

Traduit par M. Maurice Rémon.

PERSONNAGES :

ANATOLE.
GABRIELLE.

LES ACHATS DE NOËL

Dans les rues de Vienne.

La veille de Noël. Il est six heures. La neige tombe doucement.

ANATOLE

Madame, madame...

GABRIELLE

Comment? Ah!... c'est vous?

ANATOLE

Oui... Je cours après vous... Je ne peux pas vous voir porter tant de choses. Donnez-moi donc vos paquets.

GABRIELLE

Non, non, merci. Je les porterai bien moi-même.

ANATOLE

Oh! je vous en prie, chère madame, pour une fois que je veux être galant, ne me rendez pas la tâche trop difficile.

GABRIELLE

Eh bien... tenez... celui-là.

ANATOLE

Mais ce n'est rien... donnez-moi donc... là, celui-là, ... et puis encore celui-là.

GABRIELLE

Assez, assez... Vous êtes trop aimable.

ANATOLE

Cela fait tant de bien, quand on peut se le permettre.

GABRIELLE

Mais vous ne vous permettez cela que dans la rue et... quand il neige.

ANATOLE

... Et quand il est tard... et qu'on est à la veille de Noël... n'est-ce pas ?

GABRIELLE

Le fait est que c'est une grande merveille de vous apercevoir enfin.

ANATOLE

Oui, oui... Vous voulez dire que je ne vous ai pas encore fait de visite cette année ?

GABRIELLE

Oui, c'est à peu près cela que je veux dire.

ANATOLE

Chère madame... je n'ai pas fait de visites cette année... pas une. Mais... comment va votre mari !... Et vos chers petits ?

GABRIELLE

Vous pouvez vous dispenser de ces questions. Je sais bien que tout cela vous est indifférent.

ANATOLE

C'est inquiétant d'avoir affaire à une femme qui connaît si bien les hommes.

GABRIELLE

Je vous connais... vous.

ANATOLE

Pas autant que je le souhaiterais.

GABRIELLE

Laissez ces remarques-là, voulez-vous ?

ANATOLE

Impossible, chère madame.

GABRIELLE

Alors, rendez-moi mes paquets.

ANATOLE

Ne vous fâchez pas ! Me voilà redevenu sage. (*Ils marchent côte à côte en silence.*)

GABRIELLE

Vous pourriez bien dire quelque chose.

ANATOLE

Quelque chose... oui... mais vous êtes si sévère.

GABRIELLE

Racontez-moi quelque chose. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus... Que faites-vous en ce moment ?

ANATOLE

Je ne fais rien, comme d'habitude.

GABRIELLE

Rien ?

ANATOLE

Absolument rien.

GABRIELLE

C'est vraiment dommage pour vous.

ANATOLE

Bah!... cela vous est bien égal.

GABRIELLE

Comment pouvez-vous dire ça !

ANATOLE

Pourquoi est-ce que je gâche ma vie? A qui la faute ? A qui ?

GABRIELLE

Rendez-moi mes paquets.

ANATOLE

Je n'accuse personne... je posais simplement la question, comme ça... en l'air.

GABRIELLE

Vous allez sans doute toujours vous promener ?

ANATOLE

Me promener! Quel mépris! Comme s'il y avait rien au monde de plus délicieux! Il y a dans ce mot quelque chose de si merveilleusement imprécis... D'ailleurs il ne convient pas du tout, aujourd'hui... Aujourd'hui je suis occupé, chère madame, tout comme vous.

GABRIELLE

Comment cela?

ANATOLE

Moi aussi je fais mes achats pour Noël.

GABRIELLE

Vous?

ANATOLE

Seulement je ne trouve rien de bien. Voilà pourquoi, depuis des semaines, je passe mes soirées à examiner les étalages dans toutes les rues. Mais les commerçants n'ont ni goût ni imagination.

GABRIELLE

C'est aux acheteurs d'en avoir. Quand on a autant de loisirs que vous, on réfléchit, on trouve soi-même... et on commande ses cadeaux dès l'automne.

ANATOLE

Ah, je ne suis pas l'homme de ça! Et puis sait-on dès l'automne à qui on offrira quelque chose à Noël? Et maintenant nous voici à deux heures de l'arbre de Noël et je n'ai pas encore la moindre idée... pas la moindre.

GABRIELLE

Voulez-vous que je vous aide?

ANATOLE

Chère madame... vous êtes un ange... Mais ne me reprenez pas vos paquets...

GABRIELLE

Non, non.

ANATOLE

Alors, un ange, on peut le dire. C'est joli : ange!

GABRIELLE

Voulez-vous bien vous taire?

ANATOLE

Me voilà redevenu tout à fait raisonnable.

GABRIELLE

Eh bien, donnez-moi au moins un point de départ... Pour qui cherchez-vous un cadeau?

ANATOLE

... C'est... justement... ce qu'il y a de difficile à dire.

GABRIELLE

Pour une dame, naturellement?

ANATOLE

Mon Dieu... oui. Vous connaissez bien les hommes, je vous l'ai déjà dit aujourd'hui même.

GABRIELLE

Mais voyons... pour une dame? une vraie dame?

ANATOLE

Il faut d'abord nous entendre sur le sens exact de ce mot. Si vous voulez dire une dame

du grand monde... alors ce n'est pas tout à fait le mot...

GABRIELLE

Alors... du petit monde.

ANATOLE

Soit... disons du petit monde.

GABRIELLE

J'aurais dû m'en douter.

ANATOLE

Ne vous moquez pas de moi.

GABRIELLE

Je connais votre goût... je parie que c'est encore quelque chose... en marge... mince et blonde.

ANATOLE

Blonde... c'est vrai.

GABRIELLE

Oui, oui... blonde... c'est extraordinaire, vous avez toujours affaire à ces dames de la banlieue...

ANATOLE

Chère madame... ce n'est pas ma faute, à *moi*.

GABRIELLE

Laissons cela, monsieur. Oh! d'ailleurs, c'est

très bien que vous vous en teniez à votre genre... Vous auriez grand tort de quitter le théâtre de vos succès.

ANATOLE

Mais que voulez-vous que je fasse? On ne m'aime que là-bas, en dehors des barrières.

GABRIELLE

On vous comprend donc... là-bas?

ANATOLE

Vous n'y pensez pas! Mais, voyez-vous... ce n'est que dans le petit monde que je suis aimé; dans le grand — nous nous entendons — vous savez bien...

GABRIELLE

Je ne sais rien du tout, et je ne veux rien savoir. Allons, venez... Voilà précisément le magasin qu'il vous faut... C'est ici que nous allons acheter votre petit rien.

ANATOLE

Chère madame...

GABRIELLE

Tenez... Voyez un peu... là... ce petit écrin avec trois parfums différents... ou ce coffret, là, avec six savons... Patchouly, Chypre, Jockey-Club... ce serait très bien, vous ne croyez pas?

ANATOLE

Chère madame, ce n'est pas gentil de votre part.

GABRIELLE

Ou bien, attendez, là ! Regardez... cette petite broche avec six faux brillants... songez un peu... six ! Quels feux ils jettent ! Ou bien ce ravissant petit bracelet, avec ces adorables petites breloques... ah !... il y en a une qui représente une véritable tête de Maure... Ça doit en faire un effet... dans la banlieue.

ANATOLE

Chère madame, vous vous trompez ! Vous ne connaissez pas ces femmes-là... elles ne sont pas ce que vous croyez.

GABRIELLE

Et là... ah, que c'est ravissant ! Approchez-vous donc... hein, que dites-vous de ce chapeau-là ? C'était le dernier cri... il y a deux ans. Et les plumes... quel joli mouvement !... Cela ferait un effet extraordinaire... à Hernals.

ANATOLE

Chère madame... il n'est pas du tout question d'Hernals, et d'ailleurs vous avez probablement

beaucoup trop mauvaise opinion du goût de ses habitants.

GABRIELLE

Alors... ce n'est vraiment pas commode... Venez à mon secours... donnez-moi au moins une indication.

ANATOLE

Comment voulez-vous ?... Vous auriez certainement un petit sourire supérieur.

GABRIELLE

Oh ! non, non. Renseignez-moi... Voyons : est-elle vaniteuse ou modeste ? Grande ou petite ? A-t-elle la passion des couleurs vives ?

ANATOLE

Je n'aurais pas dû accepter votre aimable proposition, vous ne faites que vous moquer.

GABRIELLE

Mais non... allons, je vous écoute : donnez-moi quelques détails sur elle.

ANATOLE

Je n'ose pas.

GABRIELLE

Mais si, osez donc. D'abord, depuis quand ?...

ANATOLE

Laissons cela.

GABRIELLE

Non, j'insiste : depuis quand la connaissez-vous ?

ANATOLE

Depuis... longtemps.

GABRIELLE

Racontez donc vite toute l'histoire.

ANATOLE

Il n'y a pas d'histoire.

GABRIELLE

Mais si ; où l'avez-vous connue, et comment, et quand, et puis, quel genre de personne est-ce ?...

ANATOLE

Bien... mais ce sera ennuyeux, je vous en préviens.

GABRIELLE

Cela m'intéressera beaucoup. Je voudrais vraiment avoir quelques renseignements sur ce monde-là. Quel monde est-ce, en somme ? Je ne le connais pas du tout.

ANATOLE

Et vous ne le comprendriez pas du tout.

GABRIELLE

Oh, monsieur !

ANATOLE

Vous avez un mépris si sommaire pour tout ce qui n'est pas votre cercle... et bien à tort.

GABRIELLE

Mais je suis si docile. On ne m'a jamais rien appris sur ce monde, comment voulez-vous que je le connaisse ?

ANATOLE

Oui, mais... vous avez une vague impression que... ce monde vous dérobe quelque chose. Antagonisme secret.

GABRIELLE

Oh! pardon... quand je veux garder quelque chose, on ne me le dérobe pas.

ANATOLE

Sans doute... mais quand vous ne voulez pas de quelque chose, cela vous vexe tout de même qu'un autre l'obtienne.

GABRIELLE

Oh !

ANATOLE

Chère madame, c'est bien féminin. Et comme

c'est bien féminin, c'est aussi probablement très distingué, très beau et très profond.

GABRIELLE

Où prenez-vous toute cette ironie?

ANATOLE

Où je la prends? Je vais vous le dire. Moi aussi jadis, j'étais bon et plein de confiance, et je n'étais pas du tout ironique. Et j'ai supporté plus d'une blessure sans rien dire...

GABRIELLE

Ne devenez pas romanesque.

ANATOLE

D'honorables blessures, oui. Un « non » franc, on s'en guérit. Mais un « non », où les yeux ont cent fois dit : « peut-être », quand cent fois la bouche a souri : « qui sait? », quand cent fois dans l'accent de la voix a sonné le : « certainement », un « non » comme celui-là vous rend...

GABRIELLE

Il faut que nous achetions quelque chose.

ANATOLE

Un « non » comme celui-là vous rend fou... ou moqueur.

GABRIELLE

Vous deviez me raconter...

ANATOLE

Bien... si vous tenez absolument à ce que je vous raconte quelque chose.

GABRIELLE

Mais certainement !... Comment l'avez-vous connue ?

ANATOLE

Mon Dieu... comme toujours. Dans la rue... en dansant... dans un omnibus... sous un parapluie...

GABRIELLE

Mais, justement, c'est ce cas particulier qui m'intéresse. C'est au « cas particulier » que nous allons acheter quelque chose.

ANATOLE

Là-bas, dans le « petit monde », il n'y a pas de cas particuliers... et d'ailleurs dans le grand non plus... Vous êtes toutes tellement faites sur le même type.

GABRIELLE

Oh, cher monsieur, vous commencez...

ANATOLE

Il n'y a rien là d'offensant, absolument rien. Moi aussi je suis un type.

GABRIELLE

Et quel genre de type ?

ANATOLE

Le mélancolique léger.

GABRIELLE

Et... et moi ?

ANATOLE

Vous ? La mondaine, tout simplement.

GABRIELLE

Ah ! Et *elle* ?

ANATOLE

Elle ? Elle... la « bonne fille ».

GABRIELLE

Bonne ! Tout de suite, comme ça « bonne ? » Et moi, la « mondaine » tout court...

ANATOLE

La « méchante mondaine », si vous y tenez absolument...

GABRIELLE

Alors... parlez-moi donc enfin de cette... bonne fille.

ANATOLE

Elle n'est pas d'une beauté fascinante, elle

n'est pas d'une élégance remarquable, et elle n'est pas d'une intelligence transcendante...

GABRIELLE

Je ne vous demande pas de me dire ce qu'elle n'est pas...

ANATOLE

Mais elle a le charme d'un soir de printemps... et la grâce d'une princesse enchantée... et l'esprit d'une fille qui sait aimer.

GABRIELLE

C'est un genre d'esprit qui doit être très répandu, dans son monde.

ANATOLE

Vous ne pouvez pas vous en faire une idée, de ce monde. On vous a caché trop de choses, quand vous étiez jeune fille, et on vous en a trop dit, depuis que vous êtes jeune femme.

GABRIELLE

Mais vous entendez bien ce que je dis... Je veux que vous m'instruisiez... Je vous crois déjà, pour ce qui est de la « princesse enchantée ». Racontez-moi maintenant à quoi ressemble le jardin enchanté où elle repose.

ANATOLE

Il ne faut pas, bien sûr, vous représenter un salon brillant, aux lourdes tentures, avec des fleurs stérilisées dans les coins, des bibelots, des lampes voilées, des velours pâles, et la demi-obscurité d'une après-midi qui se meurt.

GABRIELLE

Mais je ne vous demande pas ce que je ne dois pas me figurer.

ANATOLE

Eh bien alors, figurez-vous une petite pièce un peu sombre... toute petite... aux murs peints... et malgré tout un peu trop clairs... accrochées çà et là, quelques mauvaises gravures aux inscriptions effacées... une suspension avec son abat-jour. De la fenêtre, quand vient le soir, la vue s'étend sur des toits et des tuyaux de cheminées effacés dans l'ombre. Et, quand ce sera le printemps, le jardin d'en face sera tout fleuri et parfumé...

GABRIELLE

Comme vous devez être heureux de penser, déjà, au mois de mai.

ANATOLE

Oui, *là-bas* je suis quelquefois heureux.

GABRIELLE

Assez. Il est tard... Nous allons lui acheter quelque chose... peut-être un objet pour la pièce aux murs peints...

ANATOLE

Il n'y manque rien.

GABRIELLE

Oui... pour elle, je le crois volontiers. Mais je voudrais orner cette pièce pour vous, bien à votre goût.

ANATOLE

Pour moi?

GABRIELLE

Avec des tapis persans...

ANATOLE

Oh! je vous en prie... là-bas!

GABRIELLE

Avec une petite lampe en cristal taillé...

ANATOLE

Hum!

GABRIELLE

Un ou deux vases avec des fleurs fraîches?...

ANATOLE

Oui... Mais c'est à elle que je veux apporter quelque chose.

GABRIELLE

Ah! oui... c'est vrai... il faut nous décider... Elle vous attend sans doute déjà?

ANATOLE

Certainement.

GABRIELLE

Elle attend? Dites-moi... comment vous accueille-t-elle?

ANATOLE

Mais... comme on accueille...

GABRIELLE

Elle entend votre pas quand vous êtes encore dans l'escalier, n'est-ce pas?

ANATOLE

Oui... quelquefois.

GABRIELLE

Et elle se tient debout, à la porte?

ANATOLE

Oui.

GABRIELLE

Et elle se jette à votre cou?

ANATOLE

Oui.

GABRIELLE

Et elle se jette à votre cou... et vous embrasse... et dit... Que dit-elle donc?

ANATOLE

Ce qu'on dit en pareil cas...

GABRIELLE

Enfin... par exemple ?

ANATOLE

Je ne connais pas d'exemple.

GABRIELLE

Que vous a-t-elle dit hier ?

ANATOLE

Oh, rien de particulier... cela paraît si insignifiant quand on n'entend pas la voix.

GABRIELLE

Je m'imaginerai bien le ton. Voyons, qu'a-t-elle dit ?

ANATOLE

« Je suis si heureuse de te retrouver. »

GABRIELLE

« Je suis si heureuse... » Comment ?

ANATOLE

« De te retrouver ».

GABRIELLE

... C'est vraiment joli... très joli.

ANATOLE

Oui... cela vient du cœur et c'est sincère.

GABRIELLE

Et elle est... toujours seule? Vous pouvez vous voir sans être dérangés ?

ANATOLE

Mais oui... elle vit toute seule... elle est seule au monde... ni père, ni mère... pas même une tante !

GABRIELLE

Et vous êtes... tout pour elle ?

ANATOLE

... Peut-être... pour le moment. (*Un silence.*)

GABRIELLE

Il est si tard... Voyez comme les rues se vident déjà.

ANATOLE

Oh, je vous ai retenue ! Il faut que vous rentriez chez vous.

GABRIELLE

C'est vrai... c'est vrai. On doit déjà m'at-

tendre. Eh bien ; que faisons-nous pour le cadeau ?

ANATOLE

Oh... je trouverai bien un petit bibelot...

GABRIELLE

Qui sait? Et puis je me suis mis dans la tête... de trouver quelque chose pour elle... pour cette... jeune personne.

ANATOLE

Mais... je vous en prie, chère madame !

GABRIELLE

Ah! surtout je voudrais être là quand vous lui apporterez son présent de Noël... Cela m'a fait tant plaisir de voir la petite pièce et la « bonne fille ». Elle ne connaît pas son bonheur !

ANATOLE

..... !

GABRIELLE

Mais voyons maintenant, donnez-moi mes paquets. Il est si tard.

ANATOLE

Oui, oui, les voici... Mais...

GABRIELLE

Je vous en prie, faites donc signe à cette voiture qui vient là, devant nous...

ANATOLE

Comme vous êtes pressée tout à coup!

GABRIELLE

Je vous en prie. (*Il fait signe au cocher.*) Je vous remercie... Mais que décidons-nous pour le cadeau? (*La voiture s'est avancée; ils se sont arrêtés tous les deux, il va ouvrir la portière.*) Attendez!... Je voudrais lui envoyer quelque chose, moi, personnellement.

ANATOLE

Vous...? Chère madame, vous-même?

GABRIELLE

Eh bien, oui! Tenez... prenez... ces fleurs, tout simplement ces fleurs. Ce ne sera rien qu'un salut de ma part... rien de plus... Mais... il faudra aussi lui faire une commission...

ANATOLE

Chère madame, vous êtes trop aimable...

GABRIELLE

Promettez-moi de lui répéter exactement ce que je vais vous dire.

ANATOLE

Certainement.

GABRIELLE

Vous me le promettez ?

ANATOLE

Oui, avec plaisir... pourquoi pas ?

GABRIELLE *a ouvert la portière de la voiture.*

Eh bien, dites-lui...

ANATOLE

Eh bien... ?

GABRIELLE

Dites-lui ceci : « Ces fleurs, ma petite amie, te sont envoyées par une femme, qui sait peut-être aimer autant que toi et qui n'en a pas eu le courage... »

ANATOLE

Chère... madame... ? (*Elle est montée dans la voiture, les rues sont presque complètement vides. La voiture s'éloigne, il la suit longuement des yeux, jusqu'à ce qu'elle ait tourné le coin d'une rue. Il reste encore un moment immobile, puis regarde sa montre et se met à marcher rapidement.*)

SOUVENIRS

Traduction de M. Maurice Rémon

4.

PERSONNAGES :

ANATOLE.

ÉMILIE

SOUVENIRS

La chambre d'Émilie, meublée avec élégance. Crépuscule. La fenêtre est ouverte, et donne sur un parc; on aperçoit la cime d'un arbre, qui n'a plus que quelques feuilles.

ÉMILIE

Ah!... c'est ici que je te trouve... et devant mon bureau?... Mais, qu'est-ce que tu fais donc? Tu fouilles dans mes tiroirs?... Anatole!

ANATOLE

C'était bien mon droit... et j'ai eu raison.

ÉMILIE

Voyons, qu'as-tu trouvé? Tes propres lettres.

ANATOLE

Et ceci?

ÉMILIE

Ceci?

ANATOLE

Ces deux petites pierres?... L'une est un

rubis, et cette autre, foncée? Je ne les connais ni l'une ni l'autre : elles ne te viennent pas de moi.

ÉMILIE

Non... je les avais... oubliées...

ANATOLE

Oubliées? Elles étaient si soigneusement serrées, là, dans le coin de ce tiroir du bas. Avoue donc, tout de suite, au lieu de mentir comme toutes les femmes... Alors... tu ne dis rien? C'est si facile de se taire, quand on est coupable!... Mais maintenant je vais continuer à chercher. Où as-tu caché tes autres bijoux?

ÉMILIE

Je n'en ai pas d'autres.

ANATOLE

Voyons... (*Il tire violemment les tiroirs.*)

ÉMILIE

Ne cherche pas... je te jure que je n'ai rien d'autre.

ANATOLE

Mais ces pierres... pourquoi ces pierres?

ÉMILIE

J'ai eu tort... peut-être!...

ANATOLE

Peut-être! Émilie! Nous sommes à la veille du jour où je voulais faire de toi ma femme. Je croyais vraiment que tout le passé était effacé... tout. Les lettres, les éventails, les mille riens qui me rappelaient le temps où nous ne nous connaissions pas encore, ensemble nous avons jeté tout cela dans le feu... Bracelets, bagues, boucles d'oreilles, nous avons tout donné ou jeté dans le fleuve ou dans la rue... Tu étais étendue là, devant moi, et tu me jurais : « Tout est fini, tout... et c'est dans tes bras que j'ai pour la première fois senti ce que c'est que l'amour... » Moi naturellement je t'ai crue... parce que nous croyons tous ce que nous disent les femmes, à commencer par le premier mensonge qui nous enivre de bonheur...

ÉMILIE

Faut-il que je te jure encore?...

ANATOLE

A quoi bon? C'est fini... fini nous deux. Oh, comme tu as bien joué ta comédie! Fiévreuse, comme si tu voulais effacer jusqu'à la moindre tache de ton passé, tu te tenais là, debout, devant le feu, tandis que flambaient les papiers,

les rubans et les mille petits riens. Et comme tu sanglotais dans mes bras, quand nous errions sur le bord du fleuve et que nous jetions dans l'eau ce précieux bracelet, qui y disparut aussitôt, comme tu pleurais alors des larmes de purification, de repentir... Quelle comédie ! Pourquoi ne dis-tu rien? Pourquoi ne te défends-tu pas?

ÉMILIE

Puisque tu veux me quitter...

ANATOLE

Mais je veux savoir ce que signifient ces deux pierres... pourquoi tu as conservé précisément ces deux-là.

ÉMILIE

Tu ne m'aimes plus ?

ANATOLE

La vérité, Émilie... je veux savoir la vérité.

ÉMILIE

A quoi bon, puisque tu ne m'aimes plus ?

ANATOLE

Peut-être y a-t-il dans la vérité quelque chose qui...

ÉMILIE

Eh bien, quoi?

ANATOLE

Quelque chose qui me fera... comprendre. Vois-tu, Émilie, je voudrais t'estimer.

ÉMILIE

Tu me pardonnes ?

ANATOLE

Il faut que tu me dises ce que signifient ces pierres.

ÉMILIE

Et alors tu me pardonneras ?

ANATOLE

Ce rubis, que signifie-t-il ? Pourquoi le conserves-tu ?

ÉMILIE

Et tu m'écouteras avec calme ?

ANATOLE

Oui.... mais parle donc...

ÉMILIE

Ce rubis... vient d'un médaillon... il en est tombé.

ANATOLE

De qui venait ce médaillon ?

ÉMILIE

Peu importe... seulement je le portais... à un certain jour... suspendu à une chaîne... autour du cou.

ANATOLE

De qui le tenais-tu ?

ÉMILIE

Cela n'a aucune importance... de ma mère, je crois... Vois-tu, si j'étais la misérable que tu crois, je pourrais te dire : « C'est parce qu'il me vient de ma mère que je l'ai conservé. » Et tu me croirais... Mais non, j'ai gardé ce rubis... parce qu'il est tombé de ce médaillon un jour... dont le souvenir m'est cher.

ANATOLE

Eh bien...

ÉMILIE

Oh, cela me ferait tant de bien de te le dire ! Dis-moi, est-ce que tu ne te moquerais pas de moi, si j'étais jalouse de ton premier amour ?

ANATOLE

Que veux-tu dire ?

ÉMILIE

Et pourtant ce souvenir a quelque chose de

doux, c'est une de ces souffrances qui semblent vous caresser... et puis... pour moi c'est un jour important que celui où j'ai appris à connaître le sentiment qui me... lie à toi. Ah, il faut avoir appris à aimer, pour aimer quelqu'un comme je t'aime. Si nous nous étions rencontrés à une époque où l'amour était pour nous quelque chose de nouveau, qui sait si nous ne serions pas passés l'un près de l'autre, sans y faire attention... Mais oui, et tu l'as dit toi-même une fois.

ANATOLE

Moi-même ?

ÉMILIE

Peut-être est-ce mieux comme cela, disais-tu, et nous devions être mûris tous les deux, pour atteindre à ce sommet de la passion.

ANATOLE

Oui... nous avons toujours toute prête une consolation de ce genre, quand c'est une femme tombée que nous aimons.

ÉMILIE

Ce rubis, je te l'avoue, représente le souvenir du jour...

ANATOLE

De quel jour ?

ÉMILIE

Tu le sais bien, Anatole... le souvenir du jour... ah, je n'étais qu'une petite sotte... seize ans !

ANATOLE

Et lui vingt... grand, brun...

ÉMILIE, *avec candeur.*

Je ne sais plus, mon bien-aimé... Je me souviens seulement de la forêt qui nous enveloppait de son murmure, de la journée de printemps qui riait dans les arbres... ah, je me souviens aussi d'un rayon de soleil, qui glissait à travers les buissons et brillait sur une touffe de fleurs jaunes...

ANATOLE

Et tu ne maudis pas ce jour qui t'a prise à moi avant que je ne t'aie connue ?

ÉMILIE

Peut-être est-ce lui qui m'a donnée à toi !... Non, Anatole, quoi qu'il en soit, je ne maudis pas ce jour et, c'est vrai, je ne l'ai jamais maudit... Anatole, je t'aime comme je n'ai jamais

aimé personne, et comme tu n'as jamais été aimé, tu le sais bien. Ton premier baiser a effacé toutes les heures que j'ai vécues avant de te connaître... mais, puis-je oublier pour cela la minute qui m'a faite femme ?

ANATOLE

Et tu prétends m'aimer ?

ÉMILIE

Je peux à peine me rappeler le visage de cet homme...

ANATOLE

Mais, dans ses bras, tu as poussé, en souriant, les premiers soupirs de l'amour ; c'est de son cœur à lui que coula dans le tien cette ardeur qui te fit une femme, et cela tu ne peux pas l'oublier, petite âme reconnaissante. Et tu ne comprends pas que cet aveu doit m'affoler, que tu as d'un coup réveillé tout ce passé assoupi ! Oui, maintenant je le sais, tu peux encore rêver d'autres baisers que des miens ! et quand tu fermes les yeux entre mes bras, c'est peut-être une autre image que la mienne qui se dresse devant toi.

ÉMILIE

Comme tu me comprends mal ! Ah, tu as sans

doute raison quand tu dis qu'il faut nous séparer...

ANATOLE

Eh bien, que dois-je comprendre ?

ÉMILIE

Ah, elles ont de la chance les femmes qui peuvent mentir ! Non, vous ne la supportez pas, la vérité. Dis-moi encore une chose : pourquoi m'as-tu toujours suppliée ? « Je te pardonnerais tout, excepté un mensonge. » Je t'entends encore me le dire... Et moi... moi qui t'ai tout avoué, qui me suis faite si humble, si misérable devant toi, qui t'ai crié en face : « Anatole, je suis une femme perdue, mais je t'aime ! » Aucune des excuses que les autres ont toutes prêtes ne m'est venue aux lèvres. Non, je t'ai dit loyalement : « Anatole, j'ai aimé le luxe ; Anatole, j'ai été ardente et passionnée, je me suis donnée, vendue, je ne suis pas digne de ton amour... » Te rappelles-tu aussi que je t'ai dit cela, avant même que tu ne m'aies baisé la main pour la première fois ?... Oui, je voulais te fuir, parce que je t'aimais, et tu m'as poursuivie... tu as imploré mon amour... et je ne voulais pas de toi, parce que je n'avais pas le courage d'avilir

l'homme que j'aimais plus, que j'aimais autrement... ah, le premier homme que j'aimais ! Et alors tu m'as prise, et j'ai été tienne ! Ah, comme j'ai frissonné... pleuré... Et tu m'as élevée si haut ! Tu m'as rendu tout ce que les autres m'avaient enlevé... dans tes bras vigoureux je devins une autre femme, pure... et heureuse... Tu étais si grand, toi... tu pouvais pardonner... Et maintenant ?...

ANATOLE

Maintenant ?

ÉMILIE

Maintenant tu me chasses parce que je ne suis qu'une femme comme les autres.

ANATOLE

Non, non, tu n'es pas comme les autres.

ÉMILIE, *très douce.*

Alors... que veux-tu ? Faut-il que je le jette... ce rubis ?

ANATOLE

Je ne suis pas grand, ah non... tout, tout petit, je suis... Jette-le ce rubis... (*Il le considère.*) Il est tombé du médaillon... il reposait dans l'herbe... sous les fleurs jaunes... un rayon de soleil a glissé dessus... il étincelait... (*Un

long silence.) Viens, Émilie, il commence à faire noir dehors, nous allons nous promener dans le parc...

ÉMILIE

Est-ce qu'il ne fera pas trop froid ?

ANATOLE

Oh non, on sent déjà un souffle de printemps.

ÉMILIE

Comme tu voudras, mon bien-aimé.

ANATOLE

Au fait... et cette petite pierre-là ?

ÉMILIE

Ah, celle-là...

ANATOLE

Oui, cette pierre noire, là... qu'est-ce que c'est que celle-là ?

ÉMILIE

Sais-tu quelle espèce de pierre c'est ?

ANATOLE

Non, qu'est-ce que c'est ?

ÉMILIE, *avec un regard fier et cupide.*

Un diamant noir.

ANATOLE, *se levant.*

Ah !

ÉMILIE, *le regard toujours fixé sur la pierre.*

Très rare.

ANATOLE, *avec une fureur contenue.*

Pourquoi... hum... pourquoi l'as-tu... conservé ?

ÉMILIE, *ne regardant encore que la pierre.*

C'est... c'est qu'il vaut plus de deux cent mille francs.

ANATOLE, *poussant un cri.*

Ah ! (*Il jette la pierre dans la cheminée.*)

ÉMILIE, *criant.*

Qu'est-ce que tu fais ! (*Elle s'accroupit et prend la pincette avec laquelle elle fouille dans les braises pour en retirer la pierre.*)

ANATOLE *la regarde quelques secondes pendant que, les joues enflammées, elle est agenouillée devant le feu, puis tranquillement.*

Quelle grue ! (*Il sort.*)

ÉPISODE

Traduit par M. Maurice Rémon.

PERSONNAGES :

ANATOLE.

MAX.

BIANCA.

ÉPISODE

Le bureau de Max, d'un aspect général très sombre : tapis et tentures rouge foncé. Au fond, au milieu, une porte. Une deuxième à gauche. Au milieu de la chambre, une grande table à écrire, sur laquelle sont posés une lampe avec son abat-jour, des livres et des papiers. A droite, une haute fenêtre. Dans le coin à droite, une cheminée où flambe un bon feu. Devant, deux sièges bas. Négligemment placé à côté, un écran rouge sombre.

MAX, *assis à la table à écrire, lit une lettre tout en fumant son cigare.*

« Mon cher Max, me voici de retour. Notre troupe va rester ici trois mois, comme vous l'avez sans doute lu dans les journaux. Ma première soirée sera consacrée à l'amitié : je serai ce soir chez vous. Bibi. » Bibi... autrement dit Bianca... Eh bien, je vais l'attendre. (*On frappe.*) Serait-ce elle, déjà ? Entrez.

ANATOLE *entre, un gros paquet sous le bras, sombre.*

Bonsoir.

MAX

Tiens... qu'est-ce que tu apportes là?

ANATOLE

Je cherche un asile pour mon passé.

MAX

C'est-à-dire?... (*Anatole lui tend son paquet.*) Eh bien?

ANATOLE

Je t'apporte ici tout mon passé, toute ma jeunesse : garde-la.

MAX

Avec plaisir. Mais tu t'expliqueras bien un peu plus clairement.

ANATOLE

Tu permets que je m'assoie ?

MAX

Naturellement. Mais pourquoi es-tu si solennel?

ANATOLE, *qui s'est assis.*

On peut fumer ?

MAX

Tiens, prends : ils sont de la dernière récolte.

ANATOLE *allume un des cigares que lui a présentés Max.*

Oh... supérieur!

MAX, *montrant le paquet qu'Anatole a posé sur le bureau.*

Et...?

ANATOLE

Cette vie de jeunesse n'a plus sa place chez moi. Je quitte la ville.

MAX

Ah!

ANATOLE

Je commence une existence nouvelle pour une durée indéterminée. Aussi faut-il que je sois libre et seul, et voilà pourquoi je me débarrasse de mon passé.

MAX

Alors, tu as une nouvelle maîtresse?

ANATOLE

Non... seulement je n'ai plus l'ancienne pour le moment. (*S'interrompant brusquement et montrant le paquet.*) C'est à toi, mon cher ami, que je peux confier toutes ces niaiseries.

MAX

Des niaiseries!... Pourquoi ne les brûles-tu pas?

ANATOLE

Je ne peux pas.

MAX

C'est de l'enfantillage.

ANATOLE

Oh non! C'est ma manière d'être fidèle. Je ne peux pas oublier une femme que j'ai aimée. Quand je fouille dans ces lettres, ces fleurs, ces boucles de cheveux — il faudra que tu me permettes de venir souvent chez toi, rien que pour y fouiller — alors, je me retrouve avec elles, elles revivent pour moi, et je les adore encore.

MAX

Alors, tu veux avoir des rendez-vous dans mon appartement avec tes anciennes maîtresses...?

ANATOLE, *qui l'écoute à peine.*

Souvent cette idée me vient... S'il existait un mot magique capable de les faire toutes reparaître! Si je pouvais les évoquer ici hors du néant!

MAX

Ce serait des néants assez disparates...

ANATOLE

Oui, oui... imagine que je dise ce mot...

MAX

Tu en trouverais peut-être un efficace, par exemple : « O l'unique adorée ! »

ANATOLE

Eh bien, j'appellerais : « O l'unique adorée! » Et les voici qui apparaissent, l'une sortant de quelque petite maison de la banlieue, l'autre du salon étincelant de son mari, l'une de sa loge d'actrice...

MAX

Plusieurs.

ANATOLE

Plusieurs, soit. L'une de sa boutique de modiste...

MAX

L'une des bras d'un nouvel amant...

ANATOLE

L'une de la tombe. Une d'ici, une de là... et les voilà toutes réunies.

MAX

Cette réunion pourrait manquer de charme. Car elles ont peut-être toutes cessé de t'aimer... mais aucune d'être jalouse.

ANATOLE

Très sage. Ainsi donc reposez en paix.

MAX

Mais il s'agit maintenant de trouver une place pour cet imposant paquet.

ANATOLE

Tu seras obligé de le diviser. (*Il ouvre le paquet : de jolies petites liasses apparaissent, attachées par des rubans.*)

MAX

Ah !

ANATOLE

Tout cela est bien en ordre.

MAX

Par nom ?

ANATOLE

Oh non ! Chaque petit paquet porte une inscription : un vers, un mot, une remarque, qui suffisent à me rappeler l'aventure. Mais aucun

nom, car enfin chacune d'elles pourrait s'appeler Anna ou Marie.

MAX

Voyons un peu.

ANATOLE

Saurai-je vous reconnaître toutes? Plus d'une gît là depuis des années, sans que je l'aie jamais revue.

MAX, *prenant un des petits paquets et lisant l'inscription.*

« O ma charmante, ma farouche
Mathilde, je vais, sur ton cou,
Si tu me dérobes ta bouche,
Faire pleuvoir des baisers fous. »

Mais c'est bien un nom, ça?

ANATOLE

Oui, Mathilde. Mais elle ne s'appelait pas comme ça. Je lui embrassais toujours la nuque.

MAX

Qui était-ce?

ANATOLE

Ne me le demande pas. Je l'ai tenue dans mes bras, cela suffit.

MAX

Allons, ne parlons plus de Mathilde. D'ailleurs, le paquet est bien petit.

ANATOLE

Oui, il ne contient qu'une boucle de cheveux.

MAX

Pas une lettre?

ANATOLE

D'elle? Oh, ça lui aurait donné une peine effroyable. Et où en serions-nous, si toutes les femmes nous écrivaient! Allons, en voilà assez sur Mathilde.

MAX, *lisant, comme plus haut.*

« Sous un certain rapport, toutes les femmes sont les mêmes : elles deviennent insolentes quand on les prend en flagrant délit de mensonge. »

ANATOLE

Oui, c'est bien vrai.

MAX

Qui était celle-là? Le paquet est très lourd.

ANATOLE

Des huit pages de mensonges!

MAX

Et elle était insolente, par-dessus le marché ?

ANATOLE

Quand je l'ai surprise. N'en parlons plus.

MAX

Laissons cette menteuse insolente.

ANATOLE

Pas d'injures. Je l'ai tenue dans mes bras : elle est sacrée.

MAX

Voilà du moins une bonne raison. Alors, continuons. *(Il lit.)*

Pour dissiper l'humeur chagrine,
Je songe à ton fiancé, ma chère...
Et je souris.

ANATOLE, *souriant.*

Ah, oui... celle-là !

MAX

Ah, qu'est-ce qu'il y a donc là-dedans ?

ANATOLE

Une photographie. Elle, avec son fiancé.

MAX

Tu le connaissais ?

ANATOLE

Naturellement, sans cela je n'aurais pas pu sourire. C'était un imbécile.

MAX, *très sérieux.*

Elle l'a tenu dans ses bras : il est sacré.

ANATOLE

Assez.

MAX

Laissons cette joyeuse enfant avec son fiancé ridicule. (*Prenant un autre paquet.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? Un seul mot.

ANATOLE

Lequel ?

MAX

« La gifle. »

ANATOLE

Ah oui, je me rappelle.

MAX

Ç'a été sans doute la conclusion?

ANATOLE

Non, le point de départ.

MAX

Ah, bien ! Et ceci : « Il est plus facile de

changer la direction d'une flamme que de l'allumer. » Qu'est-ce que cela signifie ?

ANATOLE

Eh bien, j'ai changé la direction de la flamme : c'est un autre qui l'avait allumée.

MAX

Soufflons la flamme... (*Lisant.*) « Elle a toujours sur elle son fer à friser. » (*Il regarde Anatole d'un air interrogateur.*)

ANATOLE

Eh bien, oui : elle avait toujours sur elle son fer à friser, à tout hasard. Mais elle était très belle. D'ailleurs je n'ai d'elle qu'un morceau de voilette.

MAX

Oui, ça se sent... (*Continuant à lire.*) « Comment t'ai-je perdue ? »... Eh bien, comment l'as-tu perdue ?

ANATOLE

Je n'en sais justement rien. Elle a disparu soudain de ma vie. Je t'assure que cela arrive souvent. C'est comme quand on oublie un parapluie quelque part et qu'on s'en aperçoit plusieurs jours après. On ne sait plus alors quand on l'a perdu.

MAX

Adieu, objet perdu. (*Même jeu.*) « Tu fus douce et charmante...

ANATOLE, *achevant, l'air rêveur.*

« Jeune fille aux doigts piqués. »

MAX

Celle-là, c'était Cora... n'est-ce pas?

ANATOLE

Oui, tu l'as connue.

MAX

Sais-tu ce qu'elle est devenue?

ANATOLE

Je l'ai retrouvée plus tard, femme d'un ébéniste.

MAX

Vraiment?

ANATOLE

Eh oui, c'est comme ça que finissent ces petites filles aux doigts piqués. On les aime en ville et on les épouse en banlieue... C'était un vrai trésor.

MAX

Bon voyage! Et qu'est-ce que c'est que ça?

« Épisode ». Il n'y a rien là-dedans... rien que de la poussière.

ANATOLE, *prenant l'enveloppe dans sa main.*

De la poussière?... Ce fut jadis une fleur.

MAX

Et que signifie cet « Épisode »?

ANATOLE

Oh! rien, une idée fortuite. Ce ne fut qu'un épisode, le roman de deux heures... rien!... Oui, de la poussière. Que de tant de douceur il ne reste que cela... triste, n'est-ce pas?

MAX

Oui, bien sûr, c'est triste... Mais qu'est-ce qui t'a fait choisir ce mot? Tu aurais aussi bien pu l'écrire partout?

ANATOLE

Sans doute, mais jamais je n'en ai eu conscience comme cette fois-là. Bien souvent, quand j'étais avec celle-ci ou celle-là, surtout dans les premiers temps, alors que j'avais encore une haute idée de moi-même, j'avais ces mots sur les lèvres : « Ma pauvre petite... ma pauvre petite! »

MAX

Comment cela?

ANATOLE

Eh bien, je me faisais l'effet d'être un esprit puissant. Ces jeunes filles, ces femmes... je les broyais sous mes pas. C'est la loi du monde, me disais-je... il faut que je passe sur vous.

MAX

Oui, tu étais le vent d'orage qui déchire et emporte les fleurs, n'est-ce pas?

ANATOLE

Oui, c'est comme cela que je me déchaînais. Et voilà pourquoi je pensais : « Ma pauvre enfant ». Mais je me trompais. Je sais aujourd'hui que je ne suis pas un grand homme et je m'y résigne. Mais dans ce temps-là!

MAX

Eh bien, et cet épisode?

ANATOLE

Oui, ce fut précisément comme ça... Ce fut un de ces êtres que j'ai trouvés sur mon chemin.

MAX

Et que tu as broyé.

ANATOLE

Écoute, quand j'y réfléchis, je me dis : celle-là, je l'ai vraiment broyée.

MAX

Ah!

ANATOLE

Oui, écoute : c'est vraiment la plus jolie aventure que j'aie vécue... Je ne peux pas te la raconter.

MAX

Pourquoi?

ANATOLE

Parce que l'histoire est aussi banale que possible... C'est... ce n'est rien. Tu ne peux pas en sentir la beauté. Le secret de l'histoire, c'est que je l'ai vécue.

MAX

Et alors?

ANATOLE

Alors, voilà! Je suis assis devant mon piano... c'est dans la petite chambre que j'habitais alors... le soir... Je la connais depuis deux heures... Ma lampe rouge et verte est allumée... Je parle de la lampe rouge et verte, parce qu'elle joue son rôle dans l'histoire.

MAX

Alors?

ANATOLE

Alors? Eh bien, moi au piano, elle... à mes pieds, si bien que je ne peux pas atteindre la pédale. Sa tête repose sur mes genoux, et ses cheveux en désordre sont éclairés par la lampe, de reflets rouges et verts. J'improvise sur le piano, mais de la main gauche seulement : elle appuie ma main droite sur ses lèvres...

MAX

Alors?

ANATOLE

Toujours ton « alors? » plein d'interrogations. Il n'y a rien de plus... Je la connais donc depuis deux heures et je sais aussi que, cette soirée passée, je ne la reverrai vraisemblablement jamais — elle me l'a dit — et en même temps je sens qu'en ce moment je suis follement aimé... L'air était grisant et tout parfumé de cet amour... Tu me comprends? (*Max fait signe que oui.*) Et j'avais encore cette pensée absurde et divine : Ma pauvre enfant! Cette aventure m'apparaissait si clairement passagère! Tandis que je sentais sur ma main le souffle chaud de sa bouche, tout ce qui se passait là n'était déjà plus que du souvenir. Déjà c'était fixé. Elle avait été, une fois de plus, une de celles sur lesquelles je devais

marcher. Et le mot même me vint, ce mot si sec : épisode. Et en même temps, j'étais, moi, quelque chose d'éternel... Je savais aussi que la « pauvre enfant » ne pourrait jamais chasser cette heure de sa mémoire... pour celle-là entre toutes j'en étais sûr. Souvent on se dit : Demain matin, elle m'aura oublié. Mais cette fois, c'était bien différent. Pour la femme qui était là, étendue à mes pieds, j'étais tout un monde. Je sentais de quel amour sacré, impérissable, elle m'enveloppait en ce moment. Ce sont des choses qu'on sent, on ne m'ôtera pas cela de l'idée. Certainement en ce moment-là elle ne pouvait penser à autre chose qu'à moi... rien qu'à moi. Mais pour moi, elle était déjà le passé, quelque chose de fugitif, un « épisode ».

MAX

Qui était-elle donc au juste?

ANATOLE

Mais tu la connaissais. Nous l'avions rencontrée un soir, en joyeuse compagnie, et d'ailleurs tu l'avais déjà vue avant, je crois.

MAX

Enfin qui était-ce donc? J'en ai connu pas mal... avant. Tu me la décris, à la lueur de ta suspension, comme une figure de rêve.

ANATOLE

Oh, dans la vie, ce n'était pas ça. Sais-tu ce qu'elle était? Mais je vais lui ôter son auréole.

MAX

Alors, c'était?...

ANATOLE, *avec un sourire.*

C'était une femme... de...

MAX

De théâtre?

ANATOLE

Non... de cirque.

MAX

Pas possible!

ANATOLE

Oui, c'était Bianca. Je ne t'avais pas dit que je l'avais revue une fois, après cette soirée.

MAX

Et tu crois vraiment que Bibi t'a aimé?

ANATOLE

Oui, précisément elle. Huit ou dix jours après cette petite fête, nous nous rencontrâmes dans la rue... Elle devait partir, le lendemain matin, avec toute la troupe, pour la Russie.

MAX

Alors, il n'était que temps.

ANATOLE

Je m'en doutais bien : pour toi, maintenant, l'aventure a perdu tout son charme. Tu n'as pas encore découvert le vrai secret de l'amour.

MAX

Et quel est pour toi le mot de cette énigme qu'est la femme?

ANATOLE

L'ambiance.

MAX

Ah!... il te faut la demi-obscurité, ta suspension rouge et verte, ton piano?

ANATOLE

Eh oui, c'est cela. Et cela fait pour moi la vie si multiple et si changeante qu'une nuance suffit à me transformer le monde. Pour toi, pour mille autres, cette femme aux cheveux étincelants, cette suspension que tu blagues, que seraient-elles? une écuyère de cirque et un verre rouge et vert, avec une lumière derrière. Alors, évidemment le charme est rompu; alors sans doute on vit, mais on ne vivra jamais une belle

heure. Vous vous jetez lourdement dans une aventure, brutalement, les yeux grands ouverts, mais le cœur fermé, et l'aventure reste pour vous incolore. Mais de mon âme à moi, jaillissent et se répandent mille lumières et mille couleurs, et je peux sentir, là où vous ne faites que... jouir.

MAX

C'est une véritable source magique que ton « ambiance ». Toutes les femmes que tu aimes y plongent et t'en rapportent un merveilleux parfum d'aventures et d'étrangeté, dont tu t'enivres.

ANATOLE

Si tu veux...

MAX

Mais pour ton écuyère de cirque, tu pourras difficilement m'expliquer qu'elle ait dû forcément, sous la lueur rouge et verte, éprouver la même chose que toi.

ANATOLE

Mais je sentais nécessairement ce qu'elle éprouvait entre mes bras.

MAX

Enfin, je l'ai connue moi aussi, ta Bianca, et mieux que toi.

ANATOLE

Mieux que moi ?

MAX

Oui, mieux, parce que nous ne nous aimions pas nous deux. Pour moi ce n'est pas une figure de rêve. Pour moi, elle n'est rien de plus que cent autres qui sautent à travers des cerceaux, ou figurent, en jupe courte, dans le dernier quadrille.

ANATOLE

Oui...

MAX

Et elle n'était rien de plus. Je l'ai vue comme elle était. C'est de la riche et belle vie de ton âme que tu as tiré la jeunesse et l'ardeur imaginaires que tu as découvertes en elle.

ANATOLE

Non. Cela m'est arrivé quelquefois, oui, mais pas ce jour-là. Je ne veux pas la faire meilleure qu'elle n'était. Je n'étais pour elle ni le premier, ni le dernier... j'étais...

MAX

Eh bien! qu'étais-tu? Un entre beaucoup. Elle était la même dans tes bras que dans ceux des autres : la femme à son moment suprême.

ANATOLE

Tu ne m'as pas compris.

MAX

Oh non, c'est toi qui te méprends. Je voulais simplement dire que tu peux avoir éprouvé le charme le plus doux, tandis que cela ne signifiait rien de plus pour elle que bien d'autres fois déjà. Le monde, pour elle, était-il donc si merveilleux ?

ANATOLE

Tu la connaissais très bien ?

MAX

Oui, nous nous rencontrions souvent dans la joyeuse bande où tu étais venu une fois avec moi.

ANATOLE

Et c'était tout ?

MAX

Tout. Mais nous étions bons amis. Elle avait de l'esprit, nous aimions bien bavarder tous les deux.

ANATOLE

Et c'était tout ?

MAX

Tout.

ANATOLE

... Et pourtant... elle m'a aimé.

MAX

Si nous continuions à lire... (*Il prend un des petits paquets.*) « Si je pouvais savoir ce que signifie ton sourire, ô femme aux yeux verts... »

ANATOLE

Sais-tu d'ailleurs que toute la troupe vient de revenir ici?

MAX

Bien sûr, et elle aussi.

ANATOLE

Probablement.

MAX

C'est absolument certain. Je vais même la revoir ce soir.

ANATOLE

Comment? Toi? Tu sais donc où elle demeure?

MAX

Non, elle m'a écrit, elle va venir ici.

ANATOLE, *bondissant de son siège.*

Comment? Et tu me le dis seulement maintenant?

MAX

Qu'est-ce que ça peut te faire? Tu veux être « libre et seul. »

ANATOLE

Je sais bien!

MAX

Et puis rien n'est plus triste qu'un charme réchauffé.

ANATOLE

Tu veux dire?...

MAX

Je veux dire que tu dois bien te garder de la revoir.

ANATOLE

Parce qu'elle pourrait redevenir dangereuse pour moi?

MAX

Non, parce que ce fut si beau naguère. Rentre chez toi, avec ton souvenir délicieux. Il ne faut pas toucher au passé.

ANATOLE

Je ne vais pourtant pas renoncer à une rencontre qui s'offre à moi si facilement.

MAX

Elle est plus sage que toi. Elle ne t'a pas écrit... peut-être d'ailleurs tout simplement parce qu'elle t'a oublié.

ANATOLE

Quelle absurdité !

MAX

Cela te paraît impossible?

ANATOLE

Cela me fait rire.

MAX

Tout le monde n'a pas des souvenirs comme les tiens.

ANATOLE

Oh... cette heure... autrefois...

MAX

Eh bien?

ANATOLE

Ce fut une de ces heures inoubliables...

MAX

J'entends quelqu'un dans l'antichambre.

ANATOLE

C'est elle!

MAX

Va-t'en, passe par ma chambre à coucher.

ANATOLE

Ce serait trop bête.

MAX

Va donc... pourquoi veux-tu détruire le charme?

ANATOLE

Je reste. (*On frappe.*)

MAX

Va-t'en vite. (*Anatole secoue la tête.*) Alors, mets-toi là, qu'au moins elle ne te voie pas tout de suite... là. (*Il le pousse vers la cheminée de telle sorte qu'il est en partie caché par l'écran.*)

ANATOLE, *s'appuyant au dessus de la cheminée.*

Comme tu voudras. (*On frappe.*)

MAX

Entrez.

BIANCA, *entrant, vivement.*

Bonsoir, cher ami. Me voici revenue.

MAX, *lui tendant les mains.*

Bonsoir, ma chère Bianca. C'est gentil à vous, vraiment gentil.

BIANCA

Mais vous avez bien reçu ma lettre? Vous êtes le premier... c'est-à-dire, le seul...

MAX

Vous pensez si j'en suis fier.

BIANCA

Et que deviennent les autres? Notre bande de chez Sacher? Existe-t-elle toujours? Est-ce qu'on se retrouvera encore, tous les soirs, après la représentation?

MAX, *tout en l'aidant à se débarrasser.*

Mais il y avait des soirs où on ne pouvait pas vous trouver.

BIANCA

Après la représentation?

MAX

Oui, où vous disparaissiez immédiatement après.

BIANCA, *souriant.*

Ah oui... naturellement... Comme c'est gentil

de s'entendre dire ça, sans la moindre nuance de jalousie. Il faut avoir aussi des amis comme vous...

MAX

Oui, oui, c'est nécessaire.

BIANCA

Qui vous aiment, sans vous tourmenter.

MAX

Ça ne vous est pas arrivé souvent?

BIANCA, *apercevant l'ombre d'Anatole.*

Mais vous n'êtes pas seul...? (*Anatole s'avance et s'incline.*)

MAX

Une ancienne connaissance.

BIANCA, *prenant son face-à-main.*

Ah!...

ANATOLE, *se rapprochant.*

Mademoiselle...

MAX

Que dites-vous de cette surprise, Bibi?

BIANCA, *un peu gênée, cherche visiblement dans ses souvenirs.*

Ah, vraiment, nous nous connaissons...

ANATOLE

Mais certainement, Bianca.

BIANCA

Bien entendu, nous nous connaissons très bien...

ANATOLE, *ému, prenant la main de Bianca dans les siennes.*

Bianca...

BIANCA

Mais où nous sommes-nous donc vus... où donc... Ah oui!

MAX

Rappelez-vous...

BIANCA

Sans doute... c'était... à Saint-Pétersbourg... n'est-ce pas?...

ANATOLE, *laissant brusquement retomber la main.*

Ce n'était... pas à Saint-Pétersbourg, mademoiselle. (*Il se détourne pour s'en aller.*)

BIANCA, *à Max, avec inquiétude.*

Qu'a-t-il donc? Est-ce que je l'ai froissé?

MAX

Voilà qu'il disparaît... (*Anatole s'est éclipsé par la porte du fond.*)

BIANCA

Oui, qu'est-ce que cela veut dire ?

MAX

Voyons, vous ne l'avez donc pas reconnu ?

BIANCA

Reconnu... si, si. Mais je ne me rappelle plus très bien...

MAX

Mais, Bibi, c'est Anatole !

BIANCA

Anatole ? Quel Anatole ?

MAX

Anatole... le piano... la suspension... verte et rouge... à Vienne même... il y a trois ans...

BIANCA, *se prenant le front.*

Que je suis sotte ! Anatole ! (*Elle va à la porte.*) Il faut que je le rappelle... (*Elle ouvre la porte.*) Anatole ! (*Elle court, derrière la scène, dans la cage de l'escalier.*) Anatole ! Anatole !

MAX *reste là, souriant; il l'a suivie jusque sur le seuil.*

Eh bien ?

BIANCA, *rentrant.*

Il doit être déjà dans la rue. Vous permettez? (*Elle ouvre vivement la fenêtre.*) Le voilà qui passe.

MAX, *derrière elle.*

Oui, c'est bien lui.

BIANCA, *appelant.*

Anatole !

MAX

Il ne vous entend pas.

BIANCA, *frappant légèrement du pied.*

Quel dommage ! Il faudra m'excuser auprès de lui. Je l'ai vexé, ce cher et brave garçon.

MAX

Alors, vous vous souvenez tout de même de lui?

BIANCA

Bien sûr. Seulement... il ressemble à s'y tromper à quelqu'un que j'ai connu à Pétersbourg.

MAX, *la rassurant.*

Je le lui dirai.

BIANCA

Et puis, quand on a été trois ans sans penser à quelqu'un et qu'il se dresse tout à coup devant vous... On ne peut pourtant pas tout se rappeler.

MAX

Je vais refermer la fenêtre. Il fait froid. (*Il ferme la fenêtre.*)

BIANCA

Mais je le reverrai bien pendant mon séjour ici ?

MAX

Peut-être. Mais il faut que je vous montre quelque chose. (*Il prend l'enveloppe sur la table et la lui tend.*)

BIANCA

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MAX

C'est la fleur que vous portiez ce soir-là... ce fameux soir.

BIANCA

Il l'a gardée...

MAX

Comme vous voyez.

BIANCA

Il m'a donc aimée ?

MAX

D'un amour ardent, infini, éternel... comme toutes celles-ci. (*Il montre les petits paquets.*)

BIANCA

Comme... toutes celles-ci ! Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que ce ne sont que des fleurs ?

MAX

Des fleurs, des lettres, des boucles de cheveux, des photographies. Nous étions justement en train de les mettre en ordre.

BIANCA, *avec irritation.*

Sous différentes rubriques...

MAX

Oui, évidemment.

BIANCA

Et dans laquelle me classez-vous ?

MAX

Dans celle-ci... je crois. (*Il jette l'enveloppe dans la cheminée.*)

BIANCA

Oh !

MAX, *à part.*

Je te venge, ami Anatole... de mon mieux... (*Haut.*) Là... et maintenant ne soyez pas fâchée. Asseyez-vous là, près de moi, et racontez-moi quelques détails sur ces trois dernières années.

BIANCA

Ah oui, je suis bien en train ! Après une pareille réception !

MAX

Je suis pourtant votre ami... Allons, venez, Bianca... Racontez-moi un peu.

BIANCA *se laisse attirer sur le fauteuil qui est près de la cheminée.*

Mais quoi ?

MAX, *se laissant tomber sur un siège en face d'elle.*

Parlez-moi, par exemple, de « celui qui lui ressemblait tant », à Saint-Pétersbourg.

BIANCA

Vous êtes insupportable.

MAX

Allons...

BIANCA, *aigre-douce.*

Mais que voulez-vous que je raconte ?

MAX

Commencez toujours : Il y avait une fois... Voyons : Il y avait une fois une grande, grande ville...

BIANCA, *avec mauvaise humeur.*

... Où se trouvait un grand, grand cirque.

MAX

Et il y avait aussi une petite, petite artiste...

BIANCA

... Qui sautait à travers un grand, grand cerceau... (*Elle rit doucement.*)

MAX

Voyez-vous, ça va. (*Le rideau commence à descendre tout doucement.*) Dans une loge... eh bien... dans une loge venait tous les soirs...

BIANCA

... Dans une loge venait tous les soirs un beau, beau jeune homme... Ah Dieu !

MAX

Eh bien... et puis ?

LE RIDEAU EST TOMBÉ

SOUPER D'ADIEU [1]

Traduit par M. Maurice Vaucaire.

(1) Ce dialogue a été adapté librement par M. Maurice Vaucaire et joué au théâtre des Capucines par madame Charlotte Wiehe, puis repris par Miss Campton.

PERSONNAGES

ANATOLE.

MAX.

ANNIE.

UN MAITRE D'HOTEL.

SOUPER D'ADIEU

Un cabinet particulier chez Sacher. Anatole, planté devant la porte, donne des ordres au maître d'hôtel. Max est étendu sur un divan.

MAX

Eh bien ! Ce n'est pas encore fini ?

ANATOLE

Mais si, mais si. (*Au maître d'hôtel.*) Vous avez bien compris ? (*Le maître d'hôtel sort.*)

MAX, *pendant qu'Anatole revient au milieu de la pièce.*

Et si elle ne venait pas du tout ?

ANATOLE

Pourquoi « pas du tout » ? Il n'est que dix heures...

MAX

Mais le ballet est fini depuis une heure !

ANATOLE

Le temps de se démaquiller, de se déshabiller, de se rhabiller... Je n'ai pas eu le courage d'aller l'attendre derrière l'Opéra...

MAX

Ne la gâte donc pas.

ANATOLE

En voilà la preuve. Si tu savais!...

MAX

Cette marque d'indifférence est encore une manière de gâter les femmes.

ANATOLE

Je voulais dire tout autre chose... oui, si tu savais!...

MAX

Vas-y...

ANATOLE

Et même il me faut un réel courage...

MAX

Tu veux te marier avec Annie?

ANATOLE

Oh non! c'est bien plus grave!

MAX

C'est fait. Tu l'épouses demain?

ANATOLE

Que tu es peu sérieux! Comme s'il n'y avait pas des choses plus sérieuses que toutes ces futilités conventionnelles!

MAX

Quoi? Tu viens de te découvrir des sentiments nouveaux?... Et tu crois qu'elle y comprendra quelque chose?

ANATOLE

Puisque tu ne devines pas, voilà : c'est la fin!

MAX

Ah!

ANATOLE

Oui... Je célèbre la fin de mon amour en un souper qui sera délicieux.

MAX

Tiens! Tiens!

ANATOLE

Parfaitement!... Souper d'adieu...

MAX

Alors, qu'est-ce que je fiche ici?

ANATOLE

Mon amour agonisait ; il est mort... tu vas lui fermer les yeux...

MAX

Jolie commission.

ANATOLE

Voilà huit jours que je remets ce souper... Cette fois, ça y est.

MAX

Huit jours que tu n'as pas soupé? Eh bien! Tu dois avoir un rude appétit...

ANATOLE

C'est-à-dire que nous soupons tous les soirs ensemble depuis huit jours... Mais je n'ai pas encore trouvé le mot, le vrai mot... Je n'ai pas osé me risquer... Et ça me rend nerveux.

MAX

Et tu veux que je te souffle ce mot qui ne te vient pas...

ANATOLE

Est-ce que je sais? Ça te regarde... En tout cas tu dois me soutenir, si cela est nécessaire, tu dois atténuer, calmer, expliquer d'une façon claire et compréhensible.

MAX

Bon... Tu seras donc bien gentil de me dire tout, de me confier pourquoi tu es résolu à provoquer cette rupture?

ANATOLE

Avec plaisir... Elle m'ennuie!

MAX

Et il y en a une autre qui t'amuse?

ANATOLE

Oui.

MAX

Très bien! Très bien!

ANATOLE

Et quelle autre!

MAX

L'être rêvé!

ANATOLE

L'être nouveau, l'être unique.

MAX

Oui, la perfection.

ANATOLE

Représente-toi une créature... d'une harmonie... d'un charme... d'une mélancolie sou-

riante et malicieuse... Et couronnant le tout, une jolie petite tête blonde... comme... comme... Ah! qu'elle est difficile à décrire!... On se sent bon et doux auprès d'elle... Quand je lui apporte deux sous de violettes, elle a des larmes dans les yeux.

MAX

Et quand tu lui offres une perle...

ANATOLE

Non, non, tu te trompes, crois-moi... c'est une fille simple... Je te jure même que ça ne l'amuserait pas de souper ici... Le luxe, l'élégance, le confortable la laissent absolument indifférente... Ce qu'elle adore, c'est de dîner dans des restaurants modestes, au milieu de bons bourgeois et de petits employés.

MAX

Mais tu viens de me dire qu'avec Annie...

ANATOLE

Mais c'est exact! Je soupe deux fois tous les soirs... A cinquante sous avec celle que je veux garder et à cinquante francs avec l'autre que je voudrais perdre... Et jusqu'ici je n'ai réussi ni avec l'une ni avec l'autre.

MAX

Tu devrais essayer d'emmener Annie dans une brasserie, et la nouvelle tête blonde ici. Comme ça, tu arriverais peut-être.

ANATOLE

Je te dis que non... ça a l'air enfantin, mais je te jure qu'elle est désolée quand je veux commander un vin supérieur, quand je propose le moindre extra...

MAX

Elle a les larmes aux yeux.

ANATOLE

Elle refuse.

MAX

Alors, tous ces temps-ci tu n'as bu que du petit vin en carafe?

ANATOLE

De sept à neuf, oui... Mais après je sable le champagne avec ma petite danseuse... C'est la vie...

MAX

Pas toujours.

ANATOLE

Ah! je l'ai suffisamment savouré, le contraste...

Mais comme je suis un honnête homme et un homme libre...

MAX

Que feras-tu?

ANATOLE

Je ne puis continuer ce double jeu... car je perds toute mon indépendance et je mens... C'est trop pour moi.

MAX

Oh! devant moi, tu n'as pas à te gêner.

ANATOLE

Je suis ainsi... faire l'hypocrite auprès d'une femme quand on ne ressent plus rien pour elle, c'est gai...

MAX

Et dissimuler auprès d'une femme quand on l'aime, c'est triste.

ANATOLE

D'autant plus que, vis-à-vis d'Annie, la situation pourrait être nette et si facilement... Le jour où je lui ai juré un amour éternel, je l'ai avertie : « Ma petite Annie, si jamais l'un de nous sent un beau jour que ça va vers la fin,

que le cœur a changé d'idée, eh bien! il le dira carrément à l'autre et on se fera libres. »

MAX

Ah! vous vous êtes dit ça le jour où vous vous juriez un amour éternel!...

ANATOLE

Et je lui ai souvent répété : « Nous n'avons pris aucun engagement l'un vis-à-vis de l'autre, nous nous séparerons quand notre temps arrivera... Pas de trahison surtout, je déteste ce genre-là. Pas de trahison. »

MAX

Certes! Eh bien, alors! ça marchera tout seul aujourd'hui.

ANATOLE

A présent que je dois dénoncer le traité, je n'ose plus... Je lui ferai certainement beaucoup de peine, elle pleurera et il m'est impossible d'être de sang-froid devant des larmes. Si elle pleure je retombe amoureux d'elle, c'est sûr, et du coup je trompe l'autre... Ce qui n'est pas du tout dans mes intentions.

MAX

Oui, pas de trahison! C'est mauvais genre.

ANATOLE

Si tu es là, tout se passera comme il faut. Ton calme, ton sang-froid absorberont bien vite le côté coco des adieux. Devant toi on ne pleure pas.

MAX

Je ne sais pas à quoi je servirai; en tout cas, je serai là... Quant à la consoler... non... ça, c'est tout à fait contre mes principes... tu es un ami, tu es sacré...

ANATOLE

Que tu es drôle!... Tu la consoleras dans une certaine mesure... Enfin, tu as toute latitude pour me débiner, pour l'assurer qu'en me perdant, elle ne perd pas grand' chose...

MAX

Ça, je veux bien...

ANATOLE

Tu lui diras qu'elle en trouvera cent autres plus riches.

MAX

Plus beaux... plus intelligents...

ANATOLE

Ah! pardon... n'exagère rien. (*Le maître*

d'hôtel ouvre la porte. Annie entre, manteau élégant, boa de plumes blanches, gants blancs à la main, un immense chapeau blanc.)

ANNIE

Bonsoir.

ANATOLE

Bonsoir, Annie. Tu m'excuses. Si tu savais...

ANNIE

Eh bien! on peut vraiment compter sur toi. (*Elle jette son manteau sur un meuble.*) J'ai regardé de tous côtés à la sortie du théâtre, à droite, à gauche, personne!

ANATOLE

Et tu as eu la bonne idée de ne pas attendre davantage.

ANNIE

Probablement. Bonsoir, Max. (*A Anatole.*) Pendant tout ce temps-là, tu aurais pu faire servir.

ANATOLE

C'est commandé. (*Il l'embrasse.*) Mais tu n'as pas de corset?

ANNIE

Pour souper avec toi?... Tu m'excuses?...

ANATOLE

C'est à Max qu'il faut demander pardon..

ANNIE

Ah! non, mon vieux... Et puis ça ne le gêne pas, Max, que je n'aie pas de corset... N'est-ce pas, Max?... Allons, mangeons... (*Le maître d'hôtel frappe à la porte.*) Entrez... Servez... (*Le maître d'hôtel sort.*) Tu n'étais pas dans la salle?...

ANATOLE

Je n'ai pas pu ce soir... j'avais à...

ANNIE

Tu n'as rien perdu... C'était assommant.

MAX

Quel opéra jouait-on avant le ballet?

ANNIE

Je n'en sais rien... (*Ils sont à table.*) Je vais de ma loge à la scène... il ne faut pas me demander autre chose... Anatole, je voudrais te dire un mot.

ANATOLE

Parfaitement. C'est important?

ANNIE

Ça dépend des goûts... Tout de même, tu

seras peut-être surpris. (*Le maître d'hôtel sert.*)

MAX

Si ma présence...

ANNIE

Vous ne nous gênez pas... Mais ça ne regarde pas celui-là. (*Elle désigne le maître d'hôtel.*) Allez, nous vous sonnerons... (*Le maître d'hôtel sort.*)

ANATOLE

Alors ?

ANNIE

Quand je dis que tu seras surpris, j'exagère peut-être. Au fond, tu ne seras pas surpris du tout... ça ne peut pas te surprendre, et puis, vrai, ça n'a aucune importance.

MAX

Au poker, on dirait qu'elle est sublime, elle double l'enjeu.

ANATOLE

Ne l'interromps pas.

ANNIE

D'abord, sont-ce des Ostende ou des Côtes-Rouges ?

ANATOLE

Voilà qu'elle s'occupe des huîtres maintenant... Ce sont des Ostende...

ANNIE

C'est ce que je me disais... Moi je suis folle d'huîtres... C'est la seule chose qu'on puisse manger tous les jours... sans s'en dégoûter.

MAX

C'est mon avis.

ANNIE

N'est-ce pas?

ANATOLE

Tu voulais nous dire quelque chose d'important, tout à l'heure?

ANNIE

Non, ce n'est pas important. Au fond, si, c'est important... très... même... Te souviens-tu qu'un jour tu m'as fait une proposition?...

ANATOLE

Je t'en ai fait beaucoup!... Delaquelle s'agit-il?

ANNIE

De la suivante. Tu m'as dit : « Mon amour, nous ne nous tromperons jamais... »

ANATOLE, *interloqué.*

Oui. Mais je suppose...

ANNIE

Qu'il est trop tard ?

ANATOLE, *affolé.*

Que dis-tu ?

ANNIE

Non, il n'est pas trop tard. Je te le dis à temps, juste à temps... demain il sera peut-être trop tard. Tu as compris, n'est-ce pas ?

ANATOLE, *même jeu.*

Est-ce que tu es folle ?

MAX, *gai.*

Hein ?

ANNIE

Mon vieux, il faut manger tes huîtres, tes Ostende, sinon je ne te raconterai rien.

ANATOLE

Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanteries.

ANNIE

Alors je reprends. Il a été bien convenu que nous nous le dirions tranquillement, si ça arri-

vait un jour... Et justement, voilà que c'est arrivé...

ANATOLE

C'est-à-dire ?

ANNIE

C'est-à-dire que je soupe avec toi pour la dernière fois.

ANATOLE

Est-ce que tu pourrais t'expliquer plus clairement ?

ANNIE

Ça devait finir un jour entre nous, c'est fini.

ANATOLE

Comment ?

MAX, *en riant.*

C'est exquis.

ANNIE

Qu'est-ce que vous trouvez d'exquis là-dedans ? Exquis ou pas exquis, c'est comme ça.

ANATOLE

Ma chérie, je n'ai pas encore très bien saisi... On t'a demandée en mariage ? Tu te maries la semaine prochaine ?

ANNIE

Oh! si ça n'était que ça! Ce ne serait pas une raison pour te rendre ta liberté, ou si tu aimes mieux, pour te donner congé.

ANATOLE, *furieux.*

Tu me donnes congé?

ANNIE

Tant pis! Il faut que ça sorte... Je suis amoureuse...

ANATOLE, *riant jaune.*

Ah!

ANNIE

Follement *amoureuse.*

ANATOLE

De qui?

ANNIE, *à Max qui rit.*

Je vous en prie, Max, ça n'a rien de risible. Pourquoi vous tordez-vous tout le temps?

MAX

C'est tellement rigolo.

ANATOLE, *à Annie.*

Laisse donc Max tranquille. Ça ne le regarde pas, ceci est entre nous... Tu me dois des éclaircissements.

ANNIE

Mais je te les donne... puisque je te dis, je te dis que je suis amoureuse... d'un autre, bien entendu... c'est net, c'est limpide, c'est carré... N'avons-nous pas décidé autrefois que nous serions francs et braves ?

ANATOLE

Mais sacré nom de nom, de qui ?

ANNIE

Ah ! mon vieux, tâche de ne pas être grossier, ou je m'en vais. (*Elle fait mine de se lever.*)

MAX, *les calmant.*

Allons ! allons !

ANNIE, *à Max.*

Qu'est-ce qu'il a ce soir ?

ANATOLE

J'exige... j'exige catégoriquement...

ANNIE, *à Max.*

Je vous en prie, mon petit Max, sonnez... Je meurs de faim. (*Max se lève.*)

ANATOLE

Par exemple ! tu as faim en un pareil moment ?

MAX, *en passant tout près d'Anatole.*

Elle n'a pas l'air de souper pour la dernière fois, mais bien pour la première. (*Le maître d'hôtel paraît.*)

ANATOLE

Qu'est-ce que vous voulez?

LE MAITRE D'HOTEL

On a sonné.

MAX

La suite... (*Le maître d'hôtel dessert.*)

ANNIE, *un grand temps.*

La grande Valérie va faire une tournée en Angleterre, c'est décidé. En voilà une qui danse bien.

MAX

Elle ira loin.

ANNIE

Très loin, puisqu'elle va aussi à New-York.

ANATOLE, *énervé, se lève de table et arpente la pièce. Au maître d'hôtel.*

Et le vin? Voyons, Jean, vous dormez!

LE MAITRE D'HOTEL

Il est monté, le vin.

ANATOLE

Je ne parle pas du bourgogne qui est sur la table; mais du champagne; il n'y a pas de champagne, c'est fou.

LE MAITRE D'HOTEL

Bien monsieur. (*Il sort.*)

ANATOLE, *se rasseyant.*

Reprenons, s'il te plaît.

ANNIE

Vous autres, hommes, on ne devrait jamais vous croire, jamais. Quand je pense que tu m'avais si joliment dit cela : quand nous sentirons que ça va mal, nous nous séparerons en paix...

ANATOLE

Qui est-ce?

ANNIE

Eh bien, séparons-nous en paix...

ANATOLE

Qui est-ce?

ANNIE, *en buvant lentement.*

Ça t'intéresse?

ANATOLE

Allons, dépêche-toi! Vide, ton verre...

ANNIE

Je ne suis pas pressée.

ANATOLE

Tu bois généralement d'un trait...

ANNIE

Mon cher Anatole, laisse-moi prendre également congé de ce vieux bourgogne... Qui sait pour combien de temps... (*Elle claque la langue.*) Adieu, bourgogne!

ANATOLE

Tu dis?

ANNIE

Qu'il n'y aura plus pour moi de bourgogne, plus d'huîtres, plus de champagne... (*Le maître d'hôtel apporte un plat.*) Plus de perdreau froid truffé... Tout ça va passer... Adieu, mon petit perdreau.

MAX

Comme vous avez l'estomac sentimental! Dois-je vous servir?

ANNIE

Avec plaisir... Je meurs de faim. (*Elle tend son assiette.*) Merci.

MAX, *à Anatole.*

Tu ne manges plus ?

ANATOLE

Non. (*Le maître d'hôtel sort. A Annie.*) Qui est-ce ?

ANNIE

Quand je te l'aurai nommé, ça ne te dira rien.

ANATOLE

Enfin quelle sorte d'homme est-ce ? Comment l'as-tu connu ? Comment est-il ?

ANNIE

Admirable. Je te jure qu'il est admirable.

ANATOLE

Ah !

ANNIE

Oui... Il n'y aura plus d'huîtres, plus de bourgogne.

ANATOLE

Tu l'as déjà dit.

ANNIE

Et plus de champagne.

ANATOLE

Mais tonnerre de Dieu ! je m'en fiche bien qu'il

ne te fasse pas boire de bourgogne ni de champagne.

MAX

Anatole a raison; le champagne n'est pas une nécessité...

ANNIE

Et qu'est-ce que ça me fait, si je l'aime? Je renonce à tout... Il est quelque chose de nouveau, d'unique et de simple à la fois.

MAX

Si vous tenez tant que ça à faire de mauvais repas désormais, Anatole peut parfaitement vous offrir un dîner détestable... Quand vous voudrez... il a des adresses. (*A Anatole.*) N'est-ce pas, Anatole?

ANATOLE, *à Max.*

Fiche-moi la paix! (*A Annie.*) Qu'est-ce que c'est alors? Un camelot, un calicot, un garçon de bains?

ANNIE

Je ne le laisserai pas insulter devant moi... (*Elle se lève, va pour sortir. Elle est rattrapée par Max. A Max à mi-voix.*) Il est grossier... mais qu'est-ce qu'il a ce soir?

MAX, *la calmant.*

Il est un peu nerveux... C'est tout naturel... Il ne dira plus rien... Calmez-vous.

ANATOLE

Son métier ? Quel métier a-t-il ?

ANNIE, *se rasseyant et avec quelque fierté.*

C'est un artiste.

ANATOLE, *en se moquant.*

De quelle espèce? Un gymnasiarque... Vous autres femmes... Peut-être bien qu'il fait de la voltige dans un cirque ?

ANNIE

Ah ! ne t'emballe pas, c'est un de mes collègues.

ANATOLE

Un danseur ?

ANNIE, *l'imitant.*

Un danseur ! Oui. Nous valsons ensemble...

ANATOLE

Ah ! très bien. C'est une vieille connaissance alors. Comme tu danses avec lui depuis des mois, tu dois me tromper avec lui depuis pas mal de temps !

ANNIE

Jamais. Je te l'aurais dit. Je te le dis bien aujourd'hui, avant qu'il ne soit trop tard. Parce que c'est demain qu'il sera trop tard.

ANATOLE

Alors tu es amoureuse...

ANNIE

Ce n'est pas défendu.

ANATOLE

Tu es une...

MAX

Anatole !

ANATOLE, *un temps.*

Est-ce que je le connais?

ANNIE

Tu ne l'as certainement pas remarqué... Il danse dans le fond du théâtre ; mais il avancera...

ANATOLE

Depuis quand te plaît-il ?

ANNIE

Depuis ce soir.

ANATOLE

Ne mens pas.

ANNIE

C'est la pure vérité... C'est aujourd'hui que j'ai senti qu'il était ma destinée.

ANATOLE, *ironique.*

Sa destinée! Sa destinée! Tu entends, Max, sa destinée!

ANNIE

Oui... C'est ainsi.

ANATOLE

Ce soir, tu es encore ma maîtresse...

ANNIE

Moi?

ANATOLE

Mais oui, puisque tu soupes librement avec moi... J'ai donc encore des droits sur toi. Je désire savoir à quel sujet, à quel propos, tu as senti que cet individu t'était désigné par le ciel, tout à coup, pour devenir ton amant définitif.

ANNIE

Allons, ne fais pas de phrases. Si j'avais voulu te tromper, comme Fritzel trompe son baron, car voilà trois mois qu'elle est avec un lieutenant du 5e hussards, je t'aurais trompé,

va! Je suis aussi roublarde qu'elle, mais ce n'est pas mon genre. Et puis, tu n'aurais jamais rien découvert... jamais... Je suis trop fine... et toi... trop bête... (*Elle vide son verre.*)

ANATOLE

Tu vas te griser. Pose ton verre.

ANNIE

Je veux avoir une légère pointe... C'est la dernière... J'adore les pointes.

MAX

Bah! dans huit jours nous serons loin.

ANNIE

Évidemment, puisque c'est pour toujours!... J'aime Karl, je l'aime sérieusement, je resterai avec lui, parce qu'il est doux, parce qu'il est gai, parce qu'il est un brave garçon.

ANATOLE

Tu as manqué à ta parole! Il y a longtemps que tu t'es amourachée de lui... Tu mens, en disant que ce soir seulement...

ANNIE

Eh bien, ne me crois pas.

MAX

Voyons, Annie, vous faites de la peine à Anatole... Et si vous devez vous quitter, quittez-vous sans aigreur, à cœur ouvert...

ANATOLE, *rageur*, à *Annie*.

Après ça, moi aussi je te raconterai quelque chose.

ANNIE

Eh bien, voilà, mon chéri... Ça a commencé... (*Entre le maître d'hôtel.*) Ah! il peut bien entendre si ça l'amuse. (*Elle agace un peu le maître d'hôtel en le regardant et en riant.*) Je reprends : ça a commencé il y a une quinzaine. Il m'a attendue à la sortie et il m'a offert deux roses... J'ai ri... Il est timide, le pauvre garçon, il est devenu tout rouge...

ANATOLE

Tu aurais pu me le dire...

ANNIE

A ce compte-là, je n'en finirais jamais...

ANATOLE

Continue.

ANNIE

Le lendemain, à la répétition, il a tourné au-

tour de moi... J'ai bien remarqué que je lui plaisais... Tout d'abord ça m'a vexée, et puis ensuite ça m'a fait plaisir...

ANATOLE

Ça t'a fait plaisir; c'est simple.

ANNIE

Alors on a causé tous les deux...

ANATOLE

De quoi avez-vous parlé?...

ANNIE

De beaucoup de choses... de sa jeunesse... il a été renvoyé de l'école, il devait aller en apprentissage... puis la folie du théâtre l'a pris.

ANATOLE

Tu ne m'as jamais raconté ça!

ANNIE

Et nous avons découvert que, lorsque nous étions enfants, nous avons habité tout près l'un de l'autre, à deux maisons de distance... Nous étions voisins!...

ANATOLE

Voisins!... C'est touchant.

ANNIE

Alors il m'a tout de suite plu. (*Elle boit.*)

ANATOLE

Ensuite.

ANNIE

Ça a suffi... Je t'ai tout raconté... C'est ma destinée et contre ma destinée, je ne puis rien.

ANATOLE

Et ce soir vous avez décidé que demain...

ANNIE, *la tête sur la table.*

Tu me fatigues avec toutes tes questions... Tu me rases!

ANATOLE, *à Max.*

Qu'est-ce qu'elle a dit?

MAX

Tu la rases.

ANNIE

Je dors à moitié... c'est ce champagne... Adieu, champagne! Ce soir, il m'a dit qu'il m'aimait... Alors comme il m'aime, il ne faut plus que je reste ici... Ce serait mal... Aussi je m'en vais... Adieu, mon vieux. (*Elle se lève vivement.*)

ANATOLE, *la tirant par la manche.*

Assieds-toi, c'est entendu, tu vas t'en aller... mais retiens bien ceci : Il t'aime, tu l'aimes... (*Très gai.*) Eh bien, ça m'est égal.

ANNIE

Ah !

ANATOLE, *même jeu.*

Parce que nous sommes exactement dans la même situation... J'en aime une autre.

ANNIE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

ANATOLE

Demande-le à Max... Je lui racontais ça à l'instant...

ANNIE, *riant.*

Vraiment !

ANATOLE

Elle est même très jolie celle que j'aime et qui m'aime.

ANNIE, *riant*

Ah ! ah ! ah !

ANATOLE

C'est une petite femme tout à fait délicieuse.

ANNIE, *se tordant.*

Ah ! ah ! ah !

ANATOLE

Demande-le à Max.

ANNIE

Tu es comique ! Tu veux me faire croire... Sale blagueur !

ANATOLE

Je te jure que c'est la vérité... Quand je suis à côté de l'autre, je t'oublie, et quand je t'embrasse je pense à elle... à l'autre, tu entends, à l'autre...

ANNIE, *toujours en riant.*

Alors nous sommes quittes...

ANATOLE, *sévère.*

Non, nous ne sommes pas quittes...

ANNIE, *redevenant sérieuse.*

Comment ça ?

ANATOLE

Parce que mon histoire diffère de la tienne... en ce que...

ANNIE

En quoi ?

ANATOLE, *énergiquement.*

En ce que, moi, je t'ai trompée.

ANNIE, *debout.*

Quoi? Tu dis?

ANATOLE

Demande-le à Max. Je t'ai trompée... comme tu le méritais... jour pour jour... nuit pour nuit... je la quittais pour toi, je te quittais pour elle...

ANNIE, *en se levant.*

C'est dégoûtant... C'est dégoûtant... (*Elle empoigne son manteau et son boa.*)

ANATOLE

Avec des femmes comme toi il faut prendre les devants... sans quoi ce sont elles qui s'en chargent. Heureusement, j'ai eu du flair.

ANNIE.

On s'en aperçoit. Oui... et on constate aussi qu'un homme comme toi est cent fois plus indélicat qu'une grue.

ANATOLE, *fat.*

J'en conviens!

9.

ANNIE *a enfin mis son manteau et son boa, puis son chapeau. Elle tient ses gants à la main.*)

Oui, indélicat. Sale type ! va ! Tu t'es conduit comme une fille...

ANATOLE. *Il court après.*

Quoi ? Répète-le.

MAX *se lève.*

Laisse-la donc tranquille... Te voilà repincé.

ANATOLE

Ah ! pour ça ! non ! Ah ! non, vrai... (*Entre le maître d'hôtel.*)

LE MAITRE D'HOTEL

Pardon.

ANATOLE

Allez au diable avec votre crème.

ANNIE

Quoi? Il y a de la crème ?

LE MAITRE D'HOTEL

Vanillée.

ANNIE

Vanillée ?

LE MAITRE D'HOTEL

Oui, madame. C'est la spécialité de la maison... un velours...

ANNIE

Du velours ?...

ANATOLE

Tu en voudrais peut-être ?...

MAX

Si elle veut dire adieu à la crème...

ANNIE

Certainement que je veux lui dire adieu aussi. (*Elle trempe son doigt dans la crème et le lèche.*) Adieu, crème ! (*A Anatole.*) Et non seulement tu t'es conduit comme une fille de rien, mais tu as manqué de tact...

ANATOLE

Parce que...

ANNIE

Parce que je n'ai pas éprouvé le besoin de te dire que... moi aussi je t'ai trompé... parfaitement... (*Elle va à la boîte de cigares, en prend une poignée. Au maître d'hôtel.*) Quelle marque ?

LE MAITRE D'HOTEL

Des Bocks?

ANNIE

Ah! rassurez-vous, ce n'est pas pour moi... (*Elle sort. Anatole court après elle et s'arrête à la porte.*)

MAX

Eh bien, mon petit, tu vois que ça s'est passé très gentiment.

LE RIDEAU TOMBE

AGONIE

Traduction de M. Maurice Rémon.

PERSONNAGES :

ANATOLE.

MAX.

ELSE.

AGONIE

Chez Anatole, à la tombée de la nuit. La pièce est d'abord un moment vide, puis Anatole et Max entrent.

MAX

Allons... Voilà encore que je suis monté avec toi !

ANATOLE

Reste encore un peu.

MAX

Est-ce que je ne te dérange pas ?

ANATOLE

Reste, je t'en prie. Je n'ai pas envie d'être seul, et qui sait seulement si elle viendra !

MAX

Ah !

ANATOLE

Sept fois sur dix j'attends pour rien.

MAX

Moi, je ne supporterais pas ça.

ANATOLE

Et souvent il faut avaler les excuses... ah, elles sont si vraies !

MAX

Les sept fois ?

ANATOLE

Est-ce que je sais ! Ah, je te le jure, rien n'est plus épouvantable que d'être l'amant d'une femme mariée.

MAX

Oh si... d'être son mari.

ANATOLE

Et cela dure déjà depuis... combien de temps ?... deux ans... allons donc !... plus que ça. Il y a eu deux ans au carnaval, et nous en sommes maintenant au troisième « printemps de notre amour... »

MAX

Mais qu'est-ce que tu as ?

ANATOLE, *qui s'est jeté, sans ôter son pardessus ni poser sa canne, sur un fauteuil, près de la fenêtre.*

Ah, je suis las, je suis nerveux, je ne sais pas ce que je veux...

MAX

Fais un voyage.

ANATOLE

Pourquoi ?

MAX

Pour abréger la fin.

ANATOLE

Que veux-tu dire par « la fin » ?

MAX

Je t'ai déjà vu comme ça plus d'une fois... la dernière fois, tu te rappelles, quand tu ne pouvais pas te décider à congédier une certaine petite dinde, qui ne méritait vraiment pas tes tourments.

ANATOLE

Tu veux dire que je ne l'aime plus ?

MAX

Oh, ce serait superbe... Arrivé à ce point-là on ne souffre plus !... Tu traverses en ce mo-

ment quelque chose de bien pire que la mort, les affres des derniers instants.

ANATOLE

Tu as une manière de vous dire des choses agréables ! Mais tu as raison... c'est l'agonie.

MAX

C'est quelquefois consolant d'en parler, et nous n'avons même pas besoin de philosophie pour ça. Inutile de s'élever jusqu'aux généralités. Il suffit parfaitement d'examiner le cas particulier à fond, jusqu'aux racines les plus cachées.

ANATOLE

Ce n'est pas drôle ce que tu me proposes là.

MAX

Oh, je n'y tiens pas autrement. Mais je l'ai vu toute l'après-midi déjà, au Prater, où tu étais pâle et ennuyé, comme la fatalité.

ANATOLE

Elle devait s'y promener en voiture, aujourd'hui.

MAX

Mais tu as été bien content de ne pas rencontrer sa voiture, parce que tu n'as certainement

plus à ta disposition ce sourire dont tu l'as saluée il y a deux ans.

ANATOLE, *se levant.*

Comment cela se fait-il? Dis-moi, comment cela se fait? Ainsi il faudra voir encore ce dépérissement de l'amour graduel, lent, morne. Tu ne sais pas comme cela me fait peur.

MAX

C'est bien pour cela que je te dis : Pars en en voyage. Ou bien aie le courage de lui dire toute la vérité.

ANATOLE

De lui dire quoi?

MAX

Eh bien, tout simplement : que c'est fini.

ANATOLE

Il n'y a pas de quoi être fier de ce genre de vérité-là. C'est la franchise brutale de ceux qui sont las du mensonge.

MAX

Bien entendu. Vous aimez mieux vous cacher par mille ruses que vous n'êtes plus les mêmes vis-à-vis l'un de l'autre. Mais pourquoi cela?

ANATOLE

Parce que nous ne le croyons pas nous-mêmes. Parce que, dans ce désert infini qu'est une agonie de ce genre, il y a des moments extraordinaires d'illusion, de renouveau, où tout est plus beau que jamais. Nous n'avons jamais une plus ardente soif de bonheur que pendant ces derniers jours d'un amour, et quand survient une disposition d'esprit, une griserie, un rien qui se travestit en bonheur, nous ne voulons pas soulever le masque... Alors viennent des instants où on a honte d'avoir cru que ç'en était fait de toute douceur, alors on se demande mutuellement pardon de tant de choses, sans l'exprimer par des mots. On était si accablé par l'angoisse de la mort, et voici que soudain la vie est revenue, plus ardente, plus brillante que jamais... et plus trompeuse que jamais.

MAX

Seulement n'oublie pas une chose : cette fin commence souvent plus tôt que nous ne le soupçonnons. Il y a plus d'un bonheur qui a commencé à mourir avec le premier baiser. N'as-tu pas entendu parler de ces malades gravement

atteints qui se croient en bonne santé jusqu'au dernier moment?

ANATOLE

Je ne suis pas de ces gens heureux, c'est certain, j'ai toujours été un hypocondriaque de l'amour. Peut-être mes passions n'ont-elles jamais été aussi malades que je l'ai cru... et ça ne vaut pas mieux! Il me semble souvent que le conte du « Mauvais regard » a été vrai pour moi. Seulement le mien est dirigé vers l'intérieur et mes sensations les meilleures s'étiolent sous son influence.

MAX

En ce cas, il faut avoir au moins l'orgueil de son mauvais regard.

ANATOLE

Ah non, j'envie au contraire les autres. Tu sais... les heureux de ce monde, pour lesquels chaque parcelle de vie est une nouvelle victoire. Il faut toujours que je projette de terminer quelque chose; je fais halte, je délibère, je me repose, je me traîne!... les autres, dont je parle, triomphent, en se jouant, tout en vivant...

MAX

Ne les envie pas, Anatole, ils ne triomphent pas, ils ne font que passer.

ANATOLE

Tant mieux pour eux ! En tous cas ils n'ont pas cet étrange sentiment de faute, qui est la cause secrète des souffrances de la rupture.

MAX

Quelle faute ?

ANATOLE

N'avions-nous pas l'obligation d'enfermer, dans les quelques années, ou les quelques heures, que nous les avons aimées, cette éternité que nous leur avions promise ? Et nous ne l'avons jamais pu... jamais ! Nous savons cela quand nous nous séparons de toutes les femmes, et notre mélancolie ne signifie pas autre chose qu'un aveu silencieux. C'est notre dernier acte d'honnêteté.

MAX

Quelquefois aussi le premier...

ANATOLE

Et tout cela fait si mal.

MAX

Mon cher, pour toi ces liaisons prolongées ne valent rien... tu as le nez trop fin.

ANATOLE

C'est-à-dire?

MAX

Ton présent traîne toujours avec lui tout un lourd fardeau de passé mal digéré... Les premières années de ton amour s'en ressentent... Même autour des heures les plus saines et les plus radieuses de ta vie actuelle, flotte toujours comme une odeur de putréfaction, et l'atmosphère de ton bonheur présent en est irrémédiablement empoisonnée.

ANATOLE

C'est bien possible.

MAX

Et voilà pourquoi se produit éternellement en toi ce méli-mélo de jadis, maintenant et plus tard : ce sont des transitions continuelles et confuses. Le passé n'est plus pour toi un fait simple et déterminé, et il se dégage en même temps des impressions que tu y as ressenties... ou plutôt, non, ces impressions pèsent lourde-

ment sur lui, seulement elles pâlissent, se fanent... et meurent.

ANATOLE

Mon Dieu, oui. Et cette atmosphère gâte mes meilleurs moments. Et je veux m'en défendre.

MAX

Je vois que personne n'est sûr de ne pas avoir à prononcer un jour des paroles graves. Et je voudrais te dire : Sois fort, Anatole, sois sain.

ANATOLE

Tu ne peux pas t'empêcher de rire toi-même en le disant... Il est possible que j'en sois capable. Mais il me manque quelque chose de bien plus important : d'en éprouver le besoin. Je sens tout ce que je perdrais si un beau jour, je me trouvais « fort »... Il y a tant de maladies, et il n'y a qu'une santé ! On est obligé d'être bien portant comme tous les autres, mais on peut être malade d'une tout autre façon que son voisin.

MAX

C'est de la présomption.

ANATOLE

Quand cela serait ? Tu sais très bien que la présomption est un défaut, n'est-ce pas ?

MAX

Tout cela veut dire que tu ne veux pas voyager.

ANATOLE

Je partirai peut-être, oui, c'est entendu. Mais il faut que ce soit par surprise... il ne faut pas qu'il y ait préméditation... la préméditation gâte tout. C'est ce qu'il y a d'épouvantable dans ces histoires-là, qu'il faut faire sa malle, envoyer chercher une voiture et lui dire : « A la gare ».

MAX

Je ferai tout cela pour toi. (*Comme Anatole est allé vivement à la fenêtre et a regardé dehors.*) Qu'as-tu donc?

ANATOLE

Rien...

MAX

Ah, oui, j'oubliais... Je m'en vais.

ANATOLE

Vois-tu... en ce moment, il me semble encore...

MAX

?

ANATOLE

... Que je l'adore.

MAX

Il y a à cela une explication très simple, à savoir que tu l'adores réellement... pour le moment.

ANATOLE

Alors, adieu... Ne commande pas encore la voiture.

MAX

Ne sois donc pas si arrogant. Le rapide de Trieste ne part que dans quatre heures... et on peut se faire envoyer ses bagages.

ANATOLE

Merci bien.

MAX, *à la porte.*

Je ne peux pas m'en aller sans un aphorisme.

ANATOLE

Je t'en prie ?

MAX

« La femme est une énigme ».

ANATOLE

Oh ! ! !

MAX

Dis donc ! La femme est une énigme. Mais

quelle énigme ne serions-nous pas pour la femme, si elle était assez raisonnable pour réfléchir sur nous ?

ANATOLE

Bravo, bravo ! (*Max s'incline et sort. Anatole reste un moment seul et va et vient dans la pièce, puis il se rassied près de la fenêtre et fume une cigarette. On entend les sons d'un violon, qui viennent de l'étage supérieur. Un silence, puis des pas dans le corridor. Anatole prête l'oreille, se lève, pose sa cigarette dans un cendrier, et va vivement au-devant d'Else qui entre, très voilée.*) Enfin !

ELSE

Il est tard, oui, oui, je sais ! (*Elle ôte sa voilette et son chapeau.*) Impossible de venir plus tôt... impossible.

ANATOLE

Tu aurais peut-être pu me faire prévenir ? L'attente m'énerve tellement. Mais... tu restes ?

ELSE

Pas longtemps, mon chéri. Mon mari... (*Anatole se détourne d'un air boudeur.*) Regarde...

quelle tête tu me fais encore. Je n'y peux rien pourtant.

ANATOLE

Enfin, oui, tu as raison... C'est comme ça, et il faut bien se résigner. Viens, mon trésor... viens ici. (*Ils vont à la fenêtre.*)

ELSE

Et si on me voyait!...

ANATOLE

Il fait sombre... et puis le rideau nous cache. Comme c'est désolant que tu ne puisses pas rester longtemps! Voilà deux jours que je ne t'ai vue. Et même, la dernière fois, tu n'es restée que quelques minutes.

ELSE

Tu m'aimes donc?

ANATOLE

Ah, tu le sais bien!... tu es tout, tout pour moi. Ne pas te quitter...

ELSE

Moi aussi, je suis toujours heureuse près de toi.

ANATOLE

Viens!... (*Il l'attire près de lui sur le fau-*

teuil.) Ta main ! (*Il la porte à ses lèvres.*) Tu entends, le vieux qui joue, là-haut ? Joli... n'est-ce pas ?

ELSE

Mon trésor !

ANATOLE

Ah oui, être avec toi comme ça... sur le lac de Côme... ou à Venise...

ELSE

J'y ai été pour mon voyage de noces !

ANATOLE, *avec une irritation contenue.*

Est-ce bien le moment de le rappeler?

ELSE

Mais je n'aime que toi, je n'ai jamais aimé que toi. Aucun autre, pas même mon mari, ne m'a...

ANATOLE, *joignant les mains.*

Oh ! je t'en prie ! Tu ne peux donc pas, pour une seconde au moins, oublier que tu es mariée ? Savoure donc cette minute... imagine que nous sommes tous deux seuls au monde... (*Sonnerie de pendule.*)

ELSE

Quelle heure ?

ANATOLE

Else, Else, ne le demande pas. Oublie qu'il existe d'autres êtres... tu es près de moi.

ELSE, *tendrement.*

J'ai déjà oublié bien des choses pour toi!

ANATOLE

Mon bijou... (*Il lui baise la main.*)

ELSE

Mon cher Anatole...

ANATOLE, *avec émotion.*

Quoi encore, Else?... (*Else en souriant fait signe de la main qu'il faut qu'elle parte.*)

ANATOLE

Tu dis?

ELSE

Il faut que je m'en aille.

ANATOLE

Il le faut?

ELSE

Oui.

ANATOLE

Il le faut? Tout de suite? Immédiatement? Eh bien, va-t'en (*Il s'éloigne d'elle.*)

ELSE

On ne peut pas te parler !

ANATOLE

On ne peut pas me parler! (*Elle va et vient dans la pièce.*) Mais tu vois bien que cette vie me rend fou !

ELSE

Voilà comment tu me remercies !

ANATOLE

Te remercier ! Te remercier... de quoi? Ne t'ai-je pas donné autant que tu m'as accordé? Est-ce que je t'aime moins que tu ne m'aimes? Est-ce que je te rends moins heureux que tu ne me rends heureux ? L'Amour... folie... douleur ! Mais de la reconnaissance? Comment peux-tu prononcer ce mot absurde ?

ELSE

Alors je n'ai droit à aucune gratitude... absolument aucune, de ta part? Moi, qui t'ai tout sacrifié...

ANATOLE

Sacrifié ? Je ne veux pas de sacrifice... si c'en a été un, alors tu ne m'as jamais aimé.

ELSE

Ça, c'est le comble ! Je ne l'aime pas, lui, pour

qui je trompe mon mari... moi, moi... je ne l'aime pas.

ANATOLE

Mais je n'ai pas dit ça!

ELSE

Oh! qu'ai-je fait!

ANATOLE, *s'arrêtant, debout devant elle.*

« Oh! qu'ai-je fait! » Il ne manquait plus que cette admirable exclamation! Ce que tu as fait? Je vais te le dire... Tu n'étais, il y a sept ans, qu'une petite dinde, et tu as épousé ton mari parce qu'il faut bien se marier. Tu as fait ton voyage de noces, et tu as été heureuse... à Venise...

ELSE

Jamais.

ANATOLE

Tu as été heureuse... à Venise... sur le lac de Côme : c'était pourtant bien de l'amour... à certains moments, tout au moins.

ELSE

Jamais!

ANATOLE

Comment? Il ne t'a pas prise dans ses bras? couverte de baisers? Tu n'as pas été sa femme?

Puis vous êtes revenus, et tu as commencé à t'ennuyer... naturellement, car tu es jolie, élégante... et tu es femme. Et lui c'est tout simplement un imbécile. Alors vinrent des années de coquetterie... j'admets que c'était uniquement de la coquetterie. Tu n'as aimé personne avant moi? Mon Dieu, cela ne se prouve pas, mais je veux bien le croire, parce que le contraire me serait trop désagréable.

ELSE

Anatole! De la coquetterie, moi!

ANATOLE

Oui, de la coquetterie! Et qu'est-ce que c'est qu'être coquette? C'est être à la fois pleine de désirs et de fourberie.

ELSE

J'étais cela, moi?

ANATOLE

Oui, toi! Ensuite ce furent les années de lutte... et tu chancelais. « N'aurai-je donc jamais mon roman? » Tu devenais de plus en plus belle, ton mari de plus en plus ennuyeux, stupide et odieux. Finalement ce qui devait arriver arriva et tu pris un amant. Je me suis trouvé par hasard être cet amant.

ELSE

Par hasard... toi!

ANATOLE

Oui, par hasard ce fut moi... car si je n'avais pas été là, un autre s'y serait trouvé. Tu t'es sentie malheureuse dans ton ménage... ou pas assez heureuse, et tu voulais être aimée. Tu as flirté un peu avec moi, tu as rêvé de la grande passion, et, un beau jour, comme tu regardais une de tes amies passer dans sa voiture, ou peut-être une jolie femme qui occupait une loge à côté de la nôtre, tu t'es dit : Pourquoi donc ne prendrais-je pas moi aussi mon plaisir? Et voilà comment tu es devenue ma maîtresse. Ce que tu as fait, le voilà. C'est tout, et je ne vois pas pourquoi tu as besoin de si grandes phrases pour cette petite aventure.

ELSE

Anatole, Anatole! Une aventure!

ANATOLE

Oui.

ELSE

Retire ce que tu viens de dire, je t'en prie.

ANATOLE

Que veux-tu que je retire! Qu'est-ce que c'est donc pour toi?

ELSE

Tu crois cela, vraiment ?

ANATOLE

Oui.

ELSE

Eh bien, alors, il faut que je m'en aille.

ANATOLE

Va... je ne te retiens pas. (*Un silence.*)

ELSE

Tu me chasses ?

ANATOLE

Comment, je te chasse ! Il y a deux minutes tu me disais : « Il faut que je m'en aille. »

ELSE

Oui, Anatole, il le faut. Tu ne le comprends donc pas ?

ANATOLE, *avec résolution.*

Else.

ELSE

Quoi donc ?

ANATOLE

Else... tu m'aimes ?... Tu le dis du moins.

ELSE

Je le dis... quelles preuves veux-tu donc ?

ANATOLE

Veux-tu le savoir? Bon. Peut-être pourrai-je croire que tu m'aimes...

ELSE

Peut-être? Tu me dis cela, maintenant!

ANATOLE

Tu m'aimes?

ELSE

Je t'adore.

ANATOLE

Eh bien, reste avec moi.

ELSE

Comment?

ANATOLE

Fuis avec moi... oui, avec moi, dans une autre ville, dans un autre monde... je veux ètre seul avec toi.

ELSE

Qu'est-ce qui te prend?

ANATOLE

Ce qui me prend? La seule chose qui soit naturelle... parfaitement. Comment puis-je te laisser partir... pour le retrouver... comment ai-je jamais pu le faire? Oui, comment peux-tu te résoudre à cela, toi, toi qui m'adores? Comment? En sortant de mes bras, toute brûlante encore de mes baisers, tu rentres dans cette

maison, qui t'est devenue étrangère depuis que tu m'appartiens? Non, non... nous nous sommes laissé surprendre... nous n'avons pas songé combien c'est monstrueux. Il est absolument impossible que nous puissions continuer à vivre ainsi. Else, Else, tu viens avec moi!... Eh bien, ...tu ne dis rien... Else, en Sicile, où tu voudras, au delà des mers, si tu préfères... Else!

ELSE

Ah! que dis-tu là!

ANATOLE

Plus personne entre toi et moi... au delà des mers, Else, et nous serons tout seuls.

ELSE

Au delà des mers?

ANATOLE

Où tu voudras.

ELSE

Mon cher, cher petit...

ANATOLE

Tu hésites?

ELSE

Écoute, mon chéri, en somme pourquoi faire?

ANATOLE

Comment?

ELSE

S'expatrier... ce n'est pas du tout nécessaire... Nous pouvons nous voir, même à Vienne, à peu près aussi souvent que nous voulons.

ANATOLE

A peu près aussi souvent que nous voulons. Oui, oui... ce n'est pas du tout nécessaire...

ELSE

Ce sont des rêves chimériques...

ANATOLE

Tu as raison... (*Un silence.*)

ELSE

Pas fâché? (*Sonnerie de pendule.*)

ANATOLE

Il faut que tu partes?

ELSE

Comme il est tard.

ANATOLE

Eh bien, va donc.

ELSE

A demain. Je serai chez toi à six heures.

ANATOLE

Comme tu voudras.

ELSE

Tu ne m'embrasses pas?

ANATOLE

Oh si!

ELSE

Je te dédommagerai... demain.

ANATOLE *la reconduit à la porte.*

Adieu.

ELSE, *à la porte.*

Encore un baiser.

ANATOLE

Pourquoi pas... là! (*Il lui donne un baiser, elle sort. Il revient dans la pièce.*) Allons, par ce baiser je viens de faire d'elle ce qu'elle mérite d'être : une de plus. (*Il se secoue.*) Ah! que c'est bête, que c'est bête!

LE MATIN DU MARIAGE

Traduction de M. Maurice Rémon.

PERSONNAGES :

ANATOLE.

MAX.

ILONA.

FRANZ.

UN DOMESTIQUE.

LE MATIN DU MARIAGE

Le salon d'une garçonnière, meublé avec beaucoup de goût : la porte de droite donne dans l'antichambre, celle de gauche, devant laquelle tombe une portière, dans la chambre à coucher.

Anatole, en pyjama, entre sur la pointe des pieds, venant de la chambre à gauche, et referme la porte tout doucement. Il s'assied sur une chaise longue et appuie sur un bouton électrique. Sonnerie.

Franz paraît à droite et sans voir Anatole se dirige vers la porte de gauche.

ANATOLE, *qui ne l'a d'abord pas remarqué, court ensuite après lui et l'empêche d'ouvrir la porte.*

Pourquoi te glisses-tu comme ça? Je ne t'ai pas entendu.

FRANZ

Que désire monsieur?

ANATOLE

Le samovar.

FRANZ

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

ANATOLE

Doucement, imbécile. Tu ne peux donc pas faire moins de bruit? (*Il va sur la pointe des pieds à la porte de gauche et l'entr'ouvre.*) Elle dort... Elle dort toujours. (*Il referme la porte.*)

FRANZ, *rentrant avec le samovar.*

Deux tasses, monsieur?

ANATOLE

Oui. (*On sonne.*) Va voir. Qui peut bien venir si tôt? (*Franz sort.*) Décidément je ne suis pas aujourd'hui en humeur de me marier. J'ai envie d'y renoncer. (*Franz ouvre la porte de droite pour laisser entrer Max.*)

MAX, *cordial.*

Mon cher ami!

ANATOLE

Chut! Pas de bruit. Encore une tasse, Franz.

MAX

Mais il y en a déjà deux.

ANATOLE

Encore une tasse, Franz, et laisse-nous. (*Franz sort.*) Là... et maintenant, mon cher, qu'est-ce qui t'amène chez moi à huit heures du matin?

MAX

Il est dix heures.

ANATOLE

Alors, qu'est-ce qui t'amène chez moi à dix heures du matin?

MAX

Mon étourderie.

ANATOLE

Plus bas.

MAX

Mais pourquoi ça? Tu es nerveux?

ANATOLE

Oui, très.

MAX

Ce n'est pourtant pas le jour d'être nerveux.

ANATOLE

Enfin, qu'est-ce que tu veux?

MAX

Tu sais que je suis aujourd'hui témoin à ton

mariage et que j'offre le bras à ta ravissante cousine Alma.

ANATOLE, *d'une voix blanche.*

Au fait.

MAX

Eh bien, j'ai oublié de commander le bouquet et je ne sais pas encore quelle robe portera mademoiselle Alma. Nous apparaîtra-t-elle en blanc, en rose, en bleu ou en vert?

ANATOLE, *avec humeur.*

En tout cas pas en vert.

MAX

Pourquoi, en tout cas pas en vert?

ANATOLE

Ma cousine ne porte jamais de vert.

MAX, *piqué.*

Je ne pouvais pas le savoir.

ANATOLE, *comme plus haut.*

Ne crie pas comme ça : ça peut s'arranger tout tranquillement.

MAX

Enfin tu ne sais pas du tout de quelle couleur sera sa robe?

ANATOLE

Rose ou bleue.

MAX

Mais ça fait une fameuse différence.

ANATOLE

Bah, rose ou bleu, c'est bien la même chose.

MAX

Mais pour mon bouquet ce n'est pas du tout la même chose.

ANATOLE

Eh bien, commandes-en deux, et tu en mettras un à ta boutonnière.

MAX

Je ne suis pas venu ici pour écouter tes mauvaises blagues.

ANATOLE

Je vais en faire une encore bien plus mauvaise, aujourd'hui, à deux heures.

MAX

Eh bien, tu es d'une jolie humeur, pour le jour de ton mariage.

ANATOLE

Je suis agacé.

MAX

Tu me caches quelque chose.

ANATOLE

Rien du tout.

LA VOIX D'ILONA, *dans la chambre à coucher.*

Anatole! (*Max regarde Anatole avec surprise.*)

ANATOLE

Excuse-moi une seconde. (*Il va à la porte de la chambre à coucher où il disparaît un moment. Max le suit du regard en ouvrant de grands yeux. Anatole embrasse Ilona par l'ouverture de la porte sans que Max puisse le voir, puis referme la porte et revient à Max.*)

MAX, *décontenancé.*

On ne fait pas de ces choses-là.

ANATOLE

Ecoute-moi, mon cher Max : après tu jugeras.

MAX

J'entends une voix de femme et je juge : tu ne perds pas de temps pour tromper ta femme.

ANATOLE

Assieds-toi, écoute-moi, et tu changeras d'avis.

MAX

Jamais de la vie. Je ne suis pas un modèle de vertu, mais ça !...

ANATOLE

Tu ne veux pas m'écouter ?

MAX

Raconte, mais fais vite : je suis invité à ton mariage. (*Ils s'asseyent.*)

ANATOLE, *tristement.*

Ah oui !

MAX, *avec impatience.*

Eh bien, voyons ?

ANATOLE

Eh bien... eh bien il y avait une réunion hier soir chez mes futurs beaux-parents.

MAX

Je sais... J'y étais.

ANATOLE

C'est vrai, tu y étais... il y avait d'ailleurs un

monde fou. On était très en train, on a bu du champagne, porté des toasts...

MAX

Moi entre autres... à ton bonheur.

ANATOLE

Oui, toi entre autres, à mon bonheur. (*Il lui serre la main.*) Je te remercie.

MAX

Tu m'as déjà remercié hier.

ANATOLE

Enfin on a été très gai jusqu'à minuit.

MAX

Je sais.

ANATOLE

Un instant j'ai eu l'impression que j'étais heureux.

MAX

Après ton quatrième verre de champagne.

ANATOLE, *tristement.*

Non, après le septième seulement... c'est triste, et j'ai peine à concevoir ça.

MAX

Assez là-dessus.

ANATOLE

Il y avait aussi là ce jeune homme qui a été la première passion de ma fiancée.

MAX

Ah oui... le jeune Ralmen.

ANATOLE

Oui, une espèce de poète, je crois. Un de ces garçons, qui semblent destinés à être la première passion d'une quantité de femmes, mais la dernière d'aucune.

MAX

Si tu voulais bien en venir au fait?

ANATOLE

Il m'était d'ailleurs parfaitement indifférent; au fond même je me moquais de lui... A minuit on se sépara. Je pris congé de ma fiancée en lui donnant un baiser. Elle aussi elle m'embrassa... froidement. En descendant l'escalier, je sentis un frisson.

MAX

Aha!

ANATOLE

Sous la voûte je reçus encore les félicitations de celui-ci et de celui-là. L'oncle Edouard, com-

plètement gris, m'embrassa. Un docteur en droit chantait une chanson d'étudiant. « La passion de jeunesse », je veux dire le poète, disparut, en relevant son col, dans une petite rue transversale. Quelqu'un me blagua : « J'allais certainement passer le reste de la nuit à me promener sous les fenêtres de ma bien-aimée. » Je souris avec dédain... Il avait commencé à neiger. Les gens se dispersaient peu à peu... je restai seul.

MAX, *avec compassion.*

Oh!

ANATOLE, *s'animant.*

J'étais tout seul, dans la rue, par cette froide nuit d'hiver, et la neige tourbillonnait autour de moi en gros flocons. C'était, dans une certaine mesure, à frissonner d'horreur...

MAX

Accouche, je t'en prie, et dis-moi où tu es allé?

ANATOLE, *avec noblesse.*

Je fus réduit à aller... au bal masqué.

MAX

Ah!

ANATOLE

Cela t'étonne, hein?

MAX

Maintenant je me figure assez bien la suite.

ANATOLE

Eh bien, non, mon vieux. Comme j'étais là, debout, dans cette froide nuit d'hiver...

MAX

A frissonner...

ANATOLE

A geler... alors j'éprouvai comme une violente douleur à penser que, dès cet instant, je n'étais plus un homme libre, qu'il fallait dire adieu pour toujours à ma douce, à ma folle vie de jeune homme. Voilà, me disais-je la dernière nuit où tu peux rentrer chez toi sans qu'on te demande : « D'où viens-tu? » La dernière nuit de liberté, d'aventure... d'amour, peut-être.

MAX

Oh!

ANATOLE

Et tout à coup je me trouvai au milieu de la foule. Autour de moi bruissaient les robes de soie, brillaient les regards, souriaient les masques et embaumaient les blanches et étincelantes épaules... respirait et tournoyait follement tout le Carnaval. Je me précipitai dans ce

tumulte, je le laissai se déchaîner autour de mon âme. Je ne pouvais m'empêcher de le respirer, de m'y baigner...

MAX

Au fait : nous n'avons pas le temps.

ANATOLE

Je suis donc ainsi emporté au milieu de la foule, et, après m'être grisé le cerveau, je me grise maintenant l'odorat de tous les parfums qui flottent autour de moi. Ils m'envahissaient comme jamais encore. C'était pour moi, oui pour moi personnellement, que le carnaval donnait une fête d'adieu.

MAX

J'attends la troisième griserie.

ANATOLE

Elle vint... la griserie du cœur.

MAX

Des sens.

ANATOLE

Du cœur... enfin, oui, des sens. Te rappelles tu Catherine?

MAX, *très haut.*

Oh, Catherine...

ANATOLE

Chut !

MAX, *montrant la porte de la chambre à coucher.*

Ah... c'est elle ?

ANATOLE

Non... ce n'est justement pas elle. Mais elle était là aussi, et puis une ravissante petite femme brune, dont je ne te dirai pas le nom, et puis Lizzie, la petite blonde de Théodore — seulement Théodore, lui, n'était pas là — et ainsi de suite. Je les reconnaissais toutes, malgré leur masque, à la voix, à la démarche, à un geste. Mais, chose étrange, il y en avait une justement que je ne reconnaissais pas tout d'abord. Je la suivais, ou bien était-ce elle qui me suivait ? Sa silhouette m'était si familière. En tout cas nous nous rencontrions sans cesse : près du jet d'eau, au buffet, près des avant-scènes... partout. Enfin elle me prit le bras et je sus qui c'était. (*Il montre la chambre à coucher.*) C'était... elle.

MAX

Une ancienne amie?

ANATOLE

Mais, malheureux, tu ne devines donc pas? Tu sais pourtant bien ce que je t'ai raconté, il y a six semaines, quand je me suis fiancé... cette vieille histoire : « Je pars en voyage, je reviendrai bientôt, je t'aimerai éternellement... »

MAX

Ilona?

ANATOLE

Chut!

MAX

Ce n'est pas Ilona?

ANATOLE

Si... c'est justement pour ça! « Te revoilà donc! me chuchote-t-elle à l'oreille. — Oui, dis-je du tac au tac. — Arrivée de quand? — Ce soir. — Pourquoi pas écrit avant? — Pas de poste. — Où donc? — Un village perdu. — Et maintenant?... — Heureuse, te revoilà... été fidèle. — Moi aussi... — Bonheur parfait, champagne et... re-bonheur parfait.

MAX

Et re-champagne.

ANATOLE

Non, plus de champagne. — Ah, quel retour

à la maison, en voiture... comme autrefois. Elle s'appuyait sur ma poitrine. « Maintenant, disait-elle, nous ne nous séparerons plus jamais...

MAX, *se levant.*

Réveille-toi, camarade, et tâche d'achever.

ANATOLE

« Ne jamais nous séparer... (*Il se lève.*) Et aujourd'hui, à deux heures, je me marie.

MAX

Avec une autre.

ANATOLE

Mon Dieu, oui : c'en est toujours une autre qu'on épouse.

MAX, *regardant la pendule.*

Je crois qu'il serait grand temps... (*Son geste indique qu'il faut faire filer Ilona.*)

ANATOLE

Oui, oui je vais voir si elle est prête. (*A la porte, il s'arrête et se tourne vers Max.*) Est-ce que ça n'est pas triste?

MAX

C'est immoral.

ANATOLE

Oui, mais triste aussi.

MAX

Va donc, à la fin! (*Anatole va à la porte de la chambre.*)

ILONA *passe la tête par la porte entr'ouverte, puis entre; elle est enveloppée d'un élégant domino.*

Ça n'est que Max.

MAX, *s'inclinant.*

Que Max.

ILONA, *à Anatole.*

Et tu ne me dis rien! Je croyais que c'était un étranger, sans quoi il y a longtemps que je serais venue vous retrouver. Comment ça va, Max? Que dites-vous de ce misérable?

MAX

Ah! oui, c'est bien son nom.

ILONA

Je le pleure pendant six semaines et il était... Où étais-tu donc?

ANATOLE, *avec un grand geste de la main.*

Là-bas...

ILONA

Est-ce qu'il ne vous a pas écrit, à vous non

plus?... Mais maintenant je l'ai retrouvé. (*Elle lui prend le bras.*) Maintenant plus de départ... plus de séparation. Un baiser...

ANATOLE

Mais...

ILONA

Bah, Max ne compte pas. (*Elle l'embrasse.*) Mais tu en fais une tête!... Maintenant je vais vous servir le thé, et à moi aussi, si vous permettez.

ANATOLE

Je t'en prie.

MAX

Ma chère Ilona, je ne peux malheureusement pas accepter votre invitation à déjeuner... et je ne conçois pas non plus...

ILONA, *arrangeant le samovar.*

Qu'est-ce que vous ne concevez pas?

MAX

Anatole devrait lui aussi...

ILONA

Qu'est-ce qu'il devrait faire, Anatole?

MAX, *à Anatole.*

Tu devrais déjà...

ILONA

Il devrait... quoi?

MAX

Tu devrais déjà être habillé.

ILONA

Ne soyez donc pas ridicule comme ça, Max; nous restons chez nous toute la journée, nous ne bougeons pas...

ANATOLE

Ma chère enfant, ce ne sera malheureusement pas possible...

ILONA

Oh, ce sera parfaitement possible.

ANATOLE

Je suis invité.

ILONA, *versant le thé.*

Excuse-toi.

MAX

Il ne peut pas s'excuser.

ANATOLE

Je suis invité à un mariage. (*Max lui fait des signes d'encouragement.*)

ILONA

Mais ça n'a aucune importance.

ANATOLE

Si, ça en a tout de même un peu... je suis en quelque sorte... garçon d'honneur.

ILONA

Est-ce qu'elle t'aime, ta demoiselle d'honneur ?

MAX

Ça, c'est un détail secondaire.

ILONA

Mais moi je l'aime, et ça, c'est la grande affaire. Ne mettez donc pas toujours votre mot.

ANATOLE

Mon petit... il faut que je m'en aille.

MAX

Oui, il faut qu'il s'en aille, croyez-le, il le faut.

ANATOLE

Il faut que tu m'accordes un petit congé... quelques heures.

ILONA

Allons, pour le moment, asseyez-vous s'il vous plaît... Combien de morceaux, Max?

MAX

Trois.

ILONA, à *Anatole*.

Et toi?

ANATOLE

Il n'est vraiment que temps.

ILONA

Combien de morceaux?

ANATOLE

Tu sais bien... toujours deux.

ILONA

Crème, rhum?

ANATOLE

Rhum... tu le sais bien, ça aussi.

ILONA

Rhum et deux morceaux de sucre. (*A Max.*) Il a des principes.

MAX

Il faut que je parte.

ANATOLE, *bas*.

Tu me laisses seul?

ILONA

Vous boirez bien votre thé, Max?

ANATOLE

Mon petit, maintenant il faut que je m'habille.

ILONA

Au nom du ciel... Quand est-il donc, ce maudit mariage ?

MAX

Dans deux heures d'ici!

ILONA

Vous êtes invité aussi?

MAX

Oui.

ILONA

Garçon d'honneur aussi?

ANATOLE

Oui, lui aussi.

ILONA

Et qui donc se marie?

ANATOLE

Tu ne le connais pas.

ILONA

Mais comment s'appelle-t-il? Ce n'est tout de même pas un secret.

ANATOLE

Si, c'est un secret.

ILONA

Comment?

ANATOLE

La cérémonie se passe dans l'intimité.

ILONA

Avec garçons et demoiselles d'honneur? Quelle blague!

MAX

Il n'y a que les parents qui ne doivent rien savoir.

ILONA, *buvant son thé à petits coups, tranquillement.*

Mes enfants, vous vous payez ma tête.

MAX

Oh, je vous en prie.

ILONA

Dieu sait où vous êtes invités aujourd'hui... et ce que je m'en moque! Vous, mon cher Max, vous pouvez naturellement aller où bon vous semble, mais celui-là, il reste.

ANATOLE

Impossible, impossible. Je ne peux pas ne pas assister au mariage de mon meilleur ami.

ILONA, *à Max.*

Est-ce qu'il faut que je lui donne la permission?

MAX

Ma chère Ilona... ma chère amie, il le faut.

ILONA

Dans quelle église, ce mariage?

ANATOLE, *inquiet.*

Pourquoi cette question?

ILONA

Je veux au moins voir ça.

MAX

Ça ne se peut pas.

ILONA

Pourquoi donc?

ANATOLE

Parce que ce mariage se célèbre dans une... dans une chapelle absolument souterraine.

ILONA

Il y a tout de même bien un chemin pour y aller?

ANATOLE

Non... c'est-à-dire... bien entendu il y a un chemin.

ILONA

J'aimerais bien voir ta demoiselle d'honneur,

Anatole. Je suis jalouse d'elle, tout simplement. Ça s'est vu, des garçons d'honneur qui ont épousé leur demoiselle d'honneur. Et, tu me comprends, Anatole, je ne veux pas que tu te maries.

MAX

Et qu'est-ce que vous feriez, s'il se mariait?

ILONA, *avec calme.*

Je troublerais la cérémonie.

ANATOLE

Ah!

MAX

Et comment cela?

ILONA

J'hésite encore. Je ferais probablement un grand scandale à la porte de l'église.

MAX

C'est bien vulgaire.

ILONA

Oh, je trouverais quelque chose de nouveau.

MAX

Par exemple?

ILONA

J'arriverais en voiture comme la fiancée... avec une couronne de myrte... ça serait original?

MAX

Extrêmement. (*Il se lève.*) Il est temps que je parte. Adieu, Anatole.

ANATOLE *se lève; résolument.*

Tu m'excuseras, ma chère Ilona, mais maintenant il faut que je m'habille... il est grand temps.

FRANZ, *entrant avec un bouquet.*

Ce sont les fleurs, monsieur.

ILONA

Quelles fleurs?

FRANZ *regarde Ilona d'un air à la fois étonné et familier.*

Ce sont les fleurs, monsieur.

ILONA

Tu l'as toujours, ton Franz. (*Franz sort.*) Tu voulais le renvoyer?

MAX

C'est quelquefois si difficile... (*Anatole tient à la main le bouquet tout enveloppé de papier de soie.*)

ILONA

Fais voir si tu as bon goût.

MAX

Ce sont les fleurs pour ta demoiselle d'honneur ?

ILONA, *écartant le papier.*

Mais c'est un bouquet de fiancée !

ANATOLE

Allons bon, on s'est trompé de bouquet en me l'envoyant. Franz, Franz ! (*Il sort vivement en emportant le bouquet.*)

MAX

Et le malheureux fiancé va recevoir celui d'Anatole.

ANATOLE, *rentrant.*

Franz, court chez le fleuriste.

MAX

Maintenant vous voudrez bien m'excuser... je file...

ANATOLE, *l'accompagnant jusqu'à la porte.*

Que faire?

MAX

Avouer.

ANATOLE

Impossible.

MAX

Enfin, en tout cas, je reviens le plus vite que je peux.

ANATOLE

Je t'en prie, oui.

MAX

Et ma couleur ?

ANATOLE

Bleu... ou rouge... j'ai comme une idée de ça. Au revoir.

MAX

Adieu, Ilona. (*Bas à Anatole.*) Dans une heure je suis là. (*Anatole rentre dans la pièce.*)

ILONA, *se jetant dans ses bras.*

Enfin ! Ah, que je suis heureuse !

ANATOLE, *machinalement.*

Mon ange !

ILONA

Que tu es froid !

ANATOLE

Je viens de te dire : Mon ange !

ILONA

Mais est-ce qu'il faut vraiment que tu t'en ailles à ce bête de mariage ?

ANATOLE

Sérieusement, oui, mon trésor, il le faut.

ILONA

Sais-tu, je pourrais bien t'accompagner dans ta voiture jusque chez ta demoiselle d'honneur...

ANATOLE

En voilà une idée! Nous nous retrouverons ce soir. Il faut que tu ailles au théâtre aujourd'hui.

ILONA

J'enverrai un mot pour m'excuser.

ANATOLE

Non, non, j'irai te chercher. Maintenant je vais enfiler mon habit. (*Il regarde sa montre.*) Ce que le temps passe! Franz, Franz!

ILONA

Que lui veux-tu?

ANATOLE, *à Franz qui entre.*

Avez-vous tout préparé dans ma chambre?

FRANZ

Monsieur veut dire l'habit et la cravate blanche?

ANATOLE

Mais oui.

FRANZ

Je viens... (*Il disparaît dans la chambre à coucher.*)

ANATOLE, *marchant de long en large.*

Alors... Ilona... ce soir... après le théâtre... n'est-ce pas?

ILONA

Ça m'aurait fait tant de plaisir de passer la journée avec toi.

ANATOLE

Ne fais donc pas l'enfant... j'ai mes obligations moi aussi... tu le vois bien.

ILONA

Je t'aime... je ne vois que ça.

ANATOLE

Mais c'est absolument indispensable.

FRANZ, *sortant de la chambre à coucher.*

Tout est prêt, monsieur. (*Il sort.*)

ANATOLE

Bon. (*Il va dans sa chambre et continue à parler derrière la porte, tandis qu'Ilona reste*

en scène.) Il est absolument indispensable, veux-je dire, que tu comprennes cela.

ILONA

Alors, vraiment, tu t'habilles ?

ANATOLE

Je ne peux pourtant pas aller comme ça à un mariage.

ILONA

Mais pourquoi y vas-tu ?

ANATOLE

Oh, tu ne vas pas recommencer. Il le faut.

ILONA

Alors, à ce soir.

ANATOLE

Oui. Je t'attendrai à la porte des artistes.

ILONA

Mais ne sois pas en retard.

ANATOLE

Non. Pourquoi voudrais-tu que je sois en retard ?

ILONA

Oh, rappelle-toi. Une fois je t'ai attendu une heure après la représentation.

ANATOLE

Vraiment? Je ne me souviens pas du tout. (*Un silence.*)

ILONA *marche en tous sens dans la pièce, examinant le plafond, les murs.*

Tiens, Anatole, tu as un nouveau tableau, là.

ANATOLE

Oui. Il te plaît?

ILONA

Je ne comprends rien à la peinture.

ANATOLE

C'est une très jolie toile.

ILONA

Tu l'as rapportée avec toi?

ANATOLE

Comment cela?... D'où?

ILONA

Eh bien, de ton voyage.

ANATOLE

Oui, c'est vrai, de mon voyage. Non, d'ailleurs, c'est un cadeau. (*Un silence.*)

ILONA

Écoute, Anatole.

ANATOLE, *nerveux.*

Quoi donc ?

ILONA

Ou as-tu été, en somme?

ANATOLE

Je te l'ai déjà dit.

ILONA

A moi? Pas un mot.

ANATOLE

Hier soir je te l'ai dit.

ILONA

Alors c'est que je l'ai déjà oublié.

ANATOLE

J'ai été... dans le voisinage de la Bohême.

ILONA

Qu'est-ce que tu avais donc à faire en Bohême?

ANATOLE

Je n'ai pas été en Bohême, dans le voisinage seulement.

ILONA

Ah bon : tu étais sans doute invité à la chasse ?

ANATOLE

Oui, j'ai été tirer des lièvres.

ILONA

Pendant six semaines ?

ANATOLE

Oui, sans débrider.

ILONA

Pourquoi ne m'as-tu pas fait tes adieux ?

ANATOLE

Je ne voulais pas te troubler.

ILONA

Toi, mon petit, tu voulais me plaquer.

ANATOLE

Quelle bêtise !

ILONA

Oh, tu as déjà essayé une fois.

ANATOLE

Essayé, oui, mais je n'ai pas réussi.

ILONA

Comment ? Tu dis ?

ANATOLE

Eh bien, oui, je voulais me détacher de toi, tu le sais bien.

ILONA

Quelle absurdité : tu ne peux pas te détacher de moi.

ANATOLE

Ha, ha !

ILONA

Qu'est-ce que tu dis ?

ANATOLE

J'ai dit : ha, ha !

ILONA

Ne ris donc pas, mon trésor : cette fois-là aussi tu m'es revenu.

ANATOLE

Cette fois-là... oui.

ILONA

Et cette fois aussi... tu m'aimes.

ANATOLE

Malheureusement.

ILONA

Comment ?

ANATOLE, *élevant la voix.*

Malheureusement.

ILONA

Tu es bien courageux, dis donc, quand tu es

dans une autre pièce. Tu ne me dirais pas ça en face.

ANATOLE *ouvre la porte et passe sa tête.*

Malheureusement.

ILONA, *allant à la porte.*

Qu'est-ce que cela veut dire, Anatole ?

ANATOLE, *de nouveau derrière la porte.*

Cela veut dire... que ça ne peut pas continuer comme ça éternellement.

ILONA

Comment ?

ANATOLE

Ça ne peut pas continuer comme ça, je te dis ; ça ne peut pas durer éternellement.

ILONA

C'est à mon tour de rire : ha, ha, ha !

ANATOLE

Comment ?

ILONA, *ouvrant brusquement la porte.*

Ha, ha, ha !

ANATOLE

Ferme la porte ! (*La porte est de nouveau fermée.*)

ILONA

Non, mon trésor, tu m'aimes, et tu ne peux pas me quitter...

ANATOLE

Tu crois ?

ILONA

Je le sais.

ANATOLE

Tu le sais ?

ILONA

Je le sens.

ANATOLE

Alors tu penses que je resterai, de toute éternité, prosterné à tes pieds ?

ILONA

Tu ne te marieras pas, en tout cas, ça, je le sais.

ANATOLE

Tu es tout simplement folle, mon petit. Je t'aime, c'est déjà très joli, — mais nous ne sommes pas liés pour l'éternité.

ILONA

Est-ce que tu te figures que je te lâcherai ?

ANATOLE

Tu y seras bien obligée un jour.

ILONA

Obligée ? Quand donc ?

ANATOLE

Quand je me marierai.

ILONA, *tambourinant à la porte.*

Et quand sera-ce, mon trésor ?

ANATOLE, *ironique.*

Oh, bientôt, mon trésor.

ILONA, *plus émue.*

Quand donc ?

ANATOLE

Cesse donc de tambouriner. Dans un an, il y aura longtemps que je serai marié.

ILONA

Imbécile !

ANATOLE

D'ailleurs je pourrais aussi bien me marier dans deux mois.

ILONA

Oui, il y a une femme qui t'attend.

ANATOLE

Précisément... en ce moment même, il y en a une qui m'attend.

ILONA

Alors, c'est dans deux mois ?

ANATOLE

Tu en doutes, il me semble ?... (*Ilona rit.*) Ne ris pas, je me marie dans huit jours. (*Ilona rit encore plus fort.*) Ne ris pas, Ilona. (*Ilona tombe, à force de rire, sur le divan. Anatole près de la porte ; il est en habit.*) Ne ris pas.

ILONA, *riant.*

Quand te maries-tu?

ANATOLE

Aujourd'hui.

ILONA, *le regardant.*

Quand ?

ANATOLE

Aujourd'hui, ma chérie.

ILONA, *se levant.*

Anatole, assez plaisanté.

ANATOLE

C'est sérieux, mon petit, je me marie aujourd'hui.

ILONA

Tu perds la tête, hein ?

ANATOLE

Franz.

FRANZ, *entrant.*

Monsieur ?

ANATOLE

Mon bouquet. (*Franz sort.*)

ILONA, *debout devant Anatole, menaçante.*

Anatole ! (*Franz apporte le bouquet ; elle se retourne et se jette avec un cri sur le bouquet ; Anatole l'arrache vivement des mains de Franz, qui sort lentement en souriant.*) Ah ! Alors, c'est vrai ?

ANATOLE

Comme tu vois. (*Ilona veut lui arracher le bouquet des mains.*) Qu'est-ce que tu fais donc ? (*Il est obligé de fuir devant elle ; elle le poursuit à travers la pièce.*)

ILONA

Misérable ! Misérable ! (*Max, qui entre, un bouquet de roses à la main, s'arrête, saisi, sur le seuil.*)

ANATOLE *s'est réfugié sur un siège et tient son bouquet en l'air.*

A mon secours, Max! (*Max s'élance vers Ilona, et la retient; elle se retourne vers lui, lui arrache son bouquet des mains, le jette à terre et le piétine.*)

MAX

Ilona! Vous êtes folle. Mon bouquet! Me voilà frais! (*Ilona éclate violemment en larmes et tombe sur un siège.*)

ANATOLE, *avec embarras, toujours sur sa chaise, cherchant à s'excuser.*

Elle m'a exaspéré... Eh bien, oui, Ilona, maintenant tu pleures, naturellement. Pourquoi t'es-tu moquée de moi?... Elle m'a défié... tu comprends, Max... Elle a dit... que je n'oserais pas me marier... alors... je me marie... ça se conçoit... par esprit de contradiction. (*Il veut descendre de sa chaise.*)

ILONA

Hypocrite, menteur! (*Anatole est remonté sur sa chaise.*)

MAX, *qui a ramassé son bouquet.*

Mon bouquet!

ILONA

C'est le sien que je voulais arranger comme ça. Mais vous le méritez autant que lui. Vous êtes son complice.

ANATOLE, *toujours sur sa chaise.*

Allons, maintenant sois raisonnable.

ILONA

Oui, voilà ce que vous dites toujours quand vous nous avez affolées. Mais maintenant vous allez voir ! Ça va être un joli mariage. Attendez un peu... (*Elle se lève.*) En attendant, adieu.

ANATOLE *a sauté à bas de sa chaise.*

Où vas-tu?

ILONA

Tu le verras bien.

ANATOLE *et* MAX, *ensemble.*

Où vas-tu?
Où allez-vous?

ILONA

Laissez-moi.

ANATOLE *et* MAX, *lui barrant le chemin.*

Ilona, qu'est-ce que tu veux?...
Ilona, qu'est-ce que vous voulez?

ILONA

Laissez-moi... laissez-moi m'en aller.

ANATOLE

Sois raisonnable... calme-toi !...

ILONA

Vous ne voulez pas me laisser sortir ? Eh bien... (*Elle court à travers la pièce et dans sa fureur jette à terre le plateau à thé. Anatole et Max restent interdits.*)

ANATOLE

Voyons, je te le demande : est-il bien nécessaire de se marier quand on est aimé comme ça ? (*Ilona retombe brisée sur le divan et pleure. Un silence.*) La voici qui se calme.

MAX

Il faut que nous partions... et moi... sans fleurs.

FRANZ, *entrant.*

La voiture attend monsieur. (*Il sort.*)

ANATOLE

La voiture... la voiture... que vais-je faire ? (*Il va derrière Ilona et lui met un baiser dans les cheveux.*) Ilona !

MAX, *de l'autre côté.*

Ilona. (*Elle continue à pleurer sans bruit, son mouchoir devant la figure; à Anatole.*) Va-t'en toi, maintenant, et laisse-moi faire.

ANATOLE

Il faut en effet que je m'en aille, mais comment puis-je... ?

MAX

Va...

ANATOLE

Pourras-tu l'éloigner ?

MAX

Pendant la cérémonie je te glisserai dans l'oreille : « Tout va bien. »

ANATOLE

J'ai une peur !

MAX

Mais va-t'en donc.

ANATOLE

Ah ! (*Il fait mine de s'en aller, puis revient sur la pointe des pieds, met un baiser léger sur les cheveux d'Ilona et sort vivement.*)

MAX *s'assied en face d'Ilona, qui pleure toujours en tenant son mouchoir devant sa figure. Il regarde sa montre.*

Hum! Hum!

ILONA *regarde autour d'elle, comme si elle s'éveillait d'un rêve.*

Où est-il?

MAX, *lui prenant les mains.*

Vous ne le trouveriez pas.

ILONA

Mais je veux...

MAX

Voyons, vous êtes raisonnable, Ilona, vous ne voulez pas faire de scandale...

ILONA

Laissez-moi.

MAX

Ilona!

ILONA

Où se célèbre le mariage?

MAX

C'est une question secondaire.

ILONA

Je veux y aller.. S'il faut que j'y aille..

MAX

Vous ne ferez pas ça... En voilà une idée !

ILONA

Ah! il s'est moqué de moi... il m'a trompée!

MAX

Mais non, ni l'un ni l'autre : c'est la vie, tout simplement.

ILONA

Taisez-vous, vous : vous m'assommez avec vos phrases.

MAX

Vous n'êtes qu'une enfant, Ilona, autrement vous verriez que tout est inutile.

ILONA

Inutile ?

MAX

C'est une bêtise.

ILONA

Une bêtise ?

MAX

Vous vous rendriez ridicule, voilà tout

ILONA

C'est cela, insultez-moi maintenant.

MAX

Vous vous consolerez.

ILONA

Ah! comme vous me connaissez mal!

MAX

Mais enfin s'il s'en allait en Amérique...

ILONA

Qu'est-ce que vous dites?

MAX

S'il était réellement perdu pour vous?

ILONA

Qu'est-ce que ça veut dire?

MAX

L'essentiel est que ce n'est pas vous qui êtes trompée.

ILONA

...?

MAX

On peut vous revenir... on peut *la* quitter.

ILONA

Oh!... si cela se... (*Elle a une expression de joie farouche.*)

MAX

C'est bien à vous... (*Il lui serre la main.*)

ILONA

Je veux me venger... Voilà pourquoi ce que vous dites me fait plaisir.

MAX

Vous êtes de celles qui « mordent quand elles aiment ».

ILONA

Oui, je suis de celles-là.

MAX

Maintenant vous me faites l'effet d'une femme très forte... d'une femme qui serait capable de venger sur nous tout son sexe.

ILONA

Oui... c'est ce que je ferai.

MAX, *se levant.*

J'ai encore le temps de vous reconduire chez vous. (*A part.*) Autrement il arriverait un malheur. (*Lui offrant le bras.*) Allons, prenez congé de cet appartement.

ILONA

Non, mon cher ami, pas congé : je reviendrai.

MAX

Allons, vous vous croyez un démon... et vous n'êtes en somme qu'une femme. (*Sur un geste de mauvaise humeur d'Ilona.*)... ce qui est d'ailleurs très suffisant. (*Il lui ouvre la porte.*) Si vous voulez bien, mademoiselle ?

ILONA, *se retournant une dernière fois avant de sortir, avec une dignité affectée.*

Au revoir ! (*Elle sort avec Max.*)

LA COMPAGNE [1]

Traduction de M. Maurice Vaucaire.

(1) Cette pièce a été représentée pour la première fois au Théâtre Antoine le 29 avril 1912.

PERSONNAGES

ROBERT	MM. ANTOINE.
ALFRED	GRAND.
WEKERMANN.	SAVERNE.
BRAND	CHARLIER.
OLGA	Mlle BELLANGER.
UN DOMESTIQUE.	

LA COMPAGNE

Un salon élégant. Les tapis et les meubles sont de couleur claire, plutôt bleue. A gauche en avant, un bureau de dame; un piano à droite. Portes à droite et à gauche. Au fond, une grande fenêtre ouverte, donnant sur un balcon. Paysage : une rue montant tout droit jusqu'au mur d'un cimetière. Le mur n'est pas haut, on voit des tombes et des croix. Au loin, des montagnes peu élevées se confondent. La soirée est avancée, il fait presque nuit, le paysage est dans l'ombre sur la rue déserte. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT *entre à droite, reconduisant* WEKERMANN *et* BRAND.

ROBERT

Excusez-moi, Messieurs. Il fait si sombre ici. Je vais chercher de la lumière.

WEKERMANN

Mais, cher ami, nous trouverons bien le chemin.

ROBERT

Un instant... (*Il sort. Wekermann et Brand restent seuls dans l'obscurité.*)

WEKERMANN

Il est bien maître de lui.

BRAND

Comédie !

WEKERMANN

Quand on vient d'enterrer sa femme, on ne joue pas la comédie ! Croyez-moi, j'ai passé par là. Dans quel but jouerait-il la comédie ?

BRAND

Vous ne le connaissez pas ! C'est formidable d'enterrer sa femme dans l'après-midi et de discuter le soir pendant deux heures sur des questions scientifiques. Voyez, vous aussi, vous vous y laissez prendre.

WEKERMANN

Non ; mais quand j'aperçois ce cimetière là-bas et quand je songe aux choses que notre cher collègue nous a dites ce soir, j'ai l'assurance qu'il nous donne l'exemple d'un homme supérieur.

BRAND

Ou d'un... (*Robert entre, portant un candélabre dans lequel brûlent deux bougies.*)

ROBERT

Me voilà, Messieurs. (*La chambre est suffisamment éclairée.*)

WEKERMANN

Où sommes-nous donc ici ?

ROBERT

C'était l'appartement de ma pauvre femme. Là, par ce petit escalier, nous arrivons directement à la porte du jardin. Dans cinq minutes vous serez à la gare.

BRAND

Pourrons-nous prendre le train de neuf heures ?

ROBERT

Certainement. (*La porte de droite s'ouvre, un domestique entre, tenant une couronne blanche.*) Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE

On a apporté cette couronne.

ROBERT

Maintenant ?

WEKERMANN

Sans doute un de vos amis qui aura reçu la nouvelle trop tard. Vous verrez, il en viendra encore demain. Ah! oui, je connais cela... malheureusement!

ROBERT, *qui a lu un nom sur une carte épinglée au ruban.*

C'est de mon élève, le docteur Herman... (*S'expliquant.*) Il est toujours au bord de la mer.

BRAND

Le docteur Herman est au bord de la mer?

LE DOMESTIQUE

Monsieur, où dois-je déposer la couronne?

WEKERMANN

Les fleurs sentent extraordinairement fort.

BRAND

Ce sont des tubéreuses.

ROBERT

Des tubéreuses et des lilas. (*Au domestique.*) Sur le balcon. (*Le domestique sort sur le balcon.*)

WEKERMANN

Votre élève est encore en congé?

ROBERT

Oui. En tout cas, il reviendra bientôt, peut-être demain.

WEKERMANN

Vous vous ferez probablement remplacer par lui, à la rentrée?

ROBERT

Nullement. Je n'ai pas l'intention de suspendre mon travail.

WEKERMANN, *lui serrant la main.*

Vous avez raison, cher ami, c'est la seule consolation.

ROBERT

Certes, même si cela ne devait pas être une consolation. La question est de savoir si nous avons le droit de négliger une parcelle de notre courte existence; puisque nous sommes assez misérables pour survivre à tout... (*Il sort avec eux en les précédant.*)

WEKERMANN, *à Brand.*

Il n'a jamais aimé sa femme.

BRAND

Laissez donc. (*Tous sortent à droite. La scène reste vide quelques instants. Olga entre à gauche, toilette sombre, sans chapeau. Elle a jeté sur ses épaules une légère mantille.*)

SCÈNE II

OLGA, LE DOMESTIQUE, *puis* ROBERT

LE DOMESTIQUE, *venant du balcon.*

Bonsoir, Madame.

OLGA

Monsieur est peut-être dans le jardin ?

LE DOMESTIQUE

Monsieur vient d'accompagner deux de ses collègues... (*Olga lui fait un signe comme Robert entre à droite, sans la remarquer.*)

ROBERT, *allant au bureau.*

Dites-moi, François, savez-vous à quelle heure arrive le dernier train de la ville ?

LE DOMESTIQUE

A neuf heures et demie, Monsieur.

ROBERT

Bien. (*Un temps.*) Il est possible que le docteur Herman arrive ce soir. Introduisez-le immédiatement auprès de moi.

LE DOMESTIQUE

Ici ?

ROBERT

Si j'étais encore dans cette chambre, ici. (*Le domestique sort, Robert s'assied devant le bureau et va pour l'ouvrir.*)

OLGA, *arrivant derrière lui.*

Bonsoir.

ROBERT, *surpris.*

Olga? (*Il se lève.*)

OLGA, *elle est dans un embarras qu'elle cherche avec peine à maîtriser. Pour l'instant, elle y réussit.*

Je n'ai pu vous serrer la main de toute la journée.

ROBERT

C'est vrai, nous avons à peine échangé un mot. Je vous remercie. (*Il lui serre la main.*)

OLGA

Vous avez beaucoup d'amis, on s'en est rendu compte aujourd'hui.

ROBERT

Oui, les derniers viennent de partir.

OLGA

Qui donc était encore là aussi tard?

ROBERT

Brand et Wekermann, ce lamentable bavard. Il est tellement fier d'avoir perdu sa femme l'année dernière... Oui, il parle de ces choses en expert et avec complaisance : quel personnage odieux ! (*Un temps.*) Comment avez-vous pu quitter votre villa à cette heure ?

OLGA

Croyez-vous que j'aie peur de passer toute seule par le chemin de traverse?

ROBERT

Non. Mais votre mari est peut-être inquiet.

OLGA

Oh ! il pense probablement que je suis dans ma chambre et que je dors. Du reste, je me promène fréquemment le soir, tard, dans le jardin.

ROBERT

Dans notre allée, n'est-ce pas ?

OLGA

« Notre ? » Vous voulez dire celle qui longe la grille ?

ROBERT

Oui, je pense toujours qu'elle n'est là que pour notre amitié.

OLGA

Je m'y promène souvent seule aussi. Ce soir, elle est délicieuse.

ROBERT

Votre jardin est si calme. Je ne me repose que chez vous.

OLGA

N'est-ce pas ? (*Tendrement, cordialement.*) Aussi il faudra bientôt venir nous voir. Vous vous trouverez mieux qu'ici.

ROBERT

C'est bien possible. (*Il l'examine, puis se tourne vers le fond.*) Voyez-vous, c'est là que nous finissons. (*Olga fait un signe d'assentiment.*) Pourrait-on croire qu'il n'y a que quelques heures ?... Et pouvez-vous vous figurer

que là, derrière ce chemin sombre, le soleil se soit couché? (*Un temps.*) Quand je ferme les yeux brusquement, il est là de nouveau. Étrange!... J'entends même rouler les voitures. (*Il est très nerveux et parle distraitement.*) Vous avez raison, il y avait un monde extraordinaire... Quand on songe que ces gens sont venus de Vienne!... Avez-vous vu la couronne de mes élèves?

OLGA

Sans doute.

ROBERT

Superbe, n'est-ce pas? Quelques-uns de mes collègues ont interrompu leurs vacances pour venir; c'est vraiment... comment dire?... aimable... n'est-ce pas?

OLGA

C'est tout naturel.

ROBERT

C'est tout naturel... Mais je me demande si toute ma douleur vaut cette sympathie, ou cette expression de la sympathie.

OLGA, *presque effrayée.*

Pouvez-vous dire cela?

ROBERT

Je sens si peu de chose moi-même... Je sais qu'elle est morte... Je perçois l'événement avec une étonnante clarté. Mais tout est froid et net comme l'air de ce soir.

OLGA

La douleur viendra... et cela vaudra beaucoup mieux.

ROBERT

Qui sait si elle viendra ? Il y a trop longtemps que c'est passé.

OLGA, *surprise.*

Trop longtemps ? Qu'y a-t-il de passé depuis longtemps ?

ROBERT

Que nous avons vécu l'un pour l'autre.

OLGA

Oui, comme dans la plupart des ménages. (*Elle va vers le balcon, voit la couronne.*)

ROBERT

Elle n'est arrivée que ce soir, tard. C'est du docteur Herman.

OLGA

Ah ! (*Elle examine le ruban. Robert consi-*

dère Olga. Elle le remarque.) Il n'est pas encore ici ?

ROBERT

Non, mais je lui ai télégraphié immédiatement à Scheveningue et il est possible qu'il arrive encore aujourd'hui. Si, toutefois, il va directement d'une gare à l'autre.

OLGA

Il le fera certainement.

ROBERT

Alors, il sera là dans une demi-heure.

OLGA, *avec une feinte assurance.*

Comme il aura été ému !

ROBERT

Oui. *(Un temps. Tranquillement.)* Soyez franche avec moi. Vous avez une raison pour venir encore une fois aujourd'hui. Je le vois bien. Dites-la-moi tout simplement.

OLGA

C'est plus difficile que je ne pensais.

ROBERT, *impatienté, mais se maîtrisant complètement.*

Eh bien ?

OLGA

Je viens vous demander quelque chose.

ROBERT

Si je puis...

OLGA

Facilement. Il s'agit de quelques lettres que j'ai écrites à la pauvre Éveline et que je voudrais bien ravoir...

ROBERT

Si vite ?

OLGA

J'ai pensé que la première chose que vous feriez serait naturellement de...

ROBERT

Quoi ?

OLGA, *montrant le bureau.*

Ce que vous alliez sûrement faire quand je suis entrée. (*Comme pour l'apaiser.*) Je le ferais aussi, si quelqu'un mourait et que j'eusse aimé.

ROBERT, *un peu énervé.*

Aimé ! aimé !

OLGA

Ou qui m'eût été très proche. C'est une façon

de rappeler un être à soi. (*Elle dit ce qui suit comme des phrases étudiées.*) Mais le hasard aurait pu faire justement que mes lettres tombassent tout d'abord entre vos mains... et c'est pourquoi je suis venue ce soir. Il y a des choses dans ces lettres que vous ne devez pas lire. Surtout dans certaines lettres que j'ai écrites à votre femme, il y a deux ou trois ans.

ROBERT

Où sont-elles donc ? Vous savez peut-être où elles sont ?

OLGA

Je les trouverai immédiatement, si vous me permettez de...

ROBERT

Vous voulez vous-même ?...

OLGA

C'est ce qu'il y a de plus simple, puisque je sais où les trouver... Je puis vous indiquer exactement leur place.

ROBERT

C'est inutile. Voici la clef.

OLGA

Je vous remercie. Mais ne croyez pas que je manque de sincérité.

ROBERT

Pourquoi le croirais-je ?

OLGA

Un jour, je vous raconterai aussi toute cette histoire... je veux dire ce qu'Éveline seule a su... pour que vous n'ayez pas une trop mauvaise opinion de moi.

ROBERT

Jamais de la vie.

OLGA

Qui sait ? Vous avez toujours eu une trop haute opinion de ma personne.

ROBERT

Je ne crois pas que ces lettres m'apprendraient quelque chose de nouveau sur vous. Ce que vous voulez mettre là en sûreté, ce ne sont pas vos secrets.

OLGA, *adroitement.*

Que serait-ce donc ?

ROBERT

Les secrets d'une autre.

OLGA

Quelle idée ? Éveline n'en avait pas pour vous.

ROBERT

Je ne vous questionne pas. Reprenez vos lettres.

OLGA, *ouvre et cherche dans un tiroir.*

Les voilà. Bien. (*Elle prend un petit paquet noué d'un ruban bleu qu'elle dissimule sous sa mantille, mais pas trop avec intention.*) Je vous remercie infiniment... et maintenant je vais m'en aller. Au revoir... (*Elle va pour sortir.*)

ROBERT

Ne serait-il pas prudent de visiter les autres tiroirs ? Une seule ligne serait restée que tout aurait été inutile...

OLGA, *moins assurée.*

Comment « inutile » ?

ROBERT

Et alors, vous auriez pu vous épargner cette peine.

OLGA

Je ne comprends pas du tout.

ROBERT

Vous précisément, vous qui saviez si bien quelles étaient les relations entre Éveline et moi, après dix ans de mariage !

OLGA

Mais cela n'a aucun rapport avec mes lettres.

ROBERT

Et croyez-vous que je me sois fait quelque illusion depuis dix ans de mariage ? Ce serait complètement fou. J'ai épousé une femme trop jeune ! Je savais très bien qu'elle ne pouvait me réserver qu'une année ou deux... oui je m'en rendais parfaitement compte. Vous savez que j'ai peu d'illusions... Mais sur combien d'années peut-on compter? La vie n'est pas assez longue pour qu'on renonce à une année de bonheur... D'ailleurs cela suffit... surtout en ce qui concerne les femmes... je veux dire celles dont on s'amourache. Avec celles-là on a très vite fini. Il y a bien des choses qui sont plus importantes.

OLGA

C'est possible, seulement on ne le sait pas toujours...

ROBERT

Je l'ai toujours su. Elle n'a jamais été la substance de ma vie, même durant une ou deux années de bonheur. Dans un certain sens elle a été plus que la substance. Le parfum... si vous voulez... mais le parfum dure peu ! (*Il parle,*

toujours plus animé, mais sous une apparence de calme.) Nous n'avions rien de commun, si ce n'est le souvenir d'un court bonheur. Et je vous le dis, cette sorte de souvenir sépare plus qu'il ne réunit.

OLGA

Je pense aussi qu'il peut en être tout autrement.

ROBERT

Certainement. Mais pas avec une créature comme Éveline. Elle était faite pour être une maîtresse et non une compagne.

OLGA

La « compagne », c'est un bien grand mot. En général, combien y a-t-il de femmes qui puissent l'être ?

ROBERT

Je ne l'ai jamais exigé d'elle. Et d'ailleurs, je ne me suis jamais senti seul. Un homme qui a un métier, je ne parle pas d'une occupation, mais d'un métier, ne se sent jamais seul.

OLGA, *sans enthousiasme.*

C'est ce qu'il y a de merveilleux chez les hommes, je veux dire chez les hommes tels que vous.

ROBERT

Et quand c'en a été fait de notre bonheur, je suis rentré dans ma vie dont elle n'avait pas compris grand'chose, et j'ai suivi ma route, comme elle la sienne.

OLGA

Non. Il n'en a pas été ainsi, oh ! non.

ROBERT

Mais si, cela s'est passé de cette façon. Elle vous en a raconté plus que vous ne m'en direz. Ce n'est pas à cause de moi qu'il faut écarter des lettres. Il n'y a pour moi ni surprises ni découvertes. Que voulez-vous donc ? Vous êtes réellement touchante. Vous voulez me laisser dans une erreur, m'entourer d'une erreur, dans laquelle je n'ai jamais été pris. Je sais que j'avais perdu Éveline depuis longtemps... longtemps !... (*Toujours plus nerveux.*) Ou bien pensez-vous que je me sois figuré qu'Éveline s'était retirée de l'existence quand nous nous sommes séparés ? qu'elle était devenue brusquement une vieille femme, parce qu'elle m'avait quitté ou que je l'avais quittée ? Jamais je n'ai cru cela !

OLGA

Mais, je ne saisis pas du tout comment vous en arrivez à de telles suppositions ?

ROBERT

Je sais de qui sont ces lettres, ce ne sont pas les vôtres. Je sais qu'il y a quelqu'un au monde de beaucoup plus à plaindre que moi aujourd'hui, celui qu'elle a aimé... et c'est lui, non pas moi, qui a perdu Éveline... Vous voyez que votre adresse était superflue.

OLGA

Vous vous trompez.

ROBERT

Je vous en prie, Olga, laissez, sans quoi je finirais par me décider à lire ces lettres. (*Sur un mouvement d'Olga.*) Je ne le ferai pas... Mais nous allons les brûler avant qu'il vienne.

OLGA

Vous voulez les brûler ?

ROBERT

Oui, c'était mon intention. J'aurais jeté au feu tout ce que contient ce bureau, sans rien regarder.

OLGA

Non, vous n'auriez sûrement pas fait cela.

ROBERT

... Ne vous reprochez rien, vous avez été l'amie dévouée d'Éveline... Mais ne vaut-il pas mieux que je sache tout à présent, sans devoir jeter un coup d'œil là-dessus? Nous voyons clair. N'est-ce pas la seule chose que nous puissions exiger de la vie?

OLGA, *gravement.*

Vous pouviez exiger davantage.

ROBERT

Autrefois, un jour, mais maintenant! Elle était jeune et j'étais vieux... Voilà toute l'histoire... Chez les autres, nous la comprendrions... pourquoi pas ici? (*Regardant sa montre.*) Le train vient d'arriver.

OLGA, *tressaillant... Un temps.*

Ne le recevez que demain, je vous en prie.

ROBERT

Vous craignez que je manque de calme? A présent, une seule chose est nécessaire, il doit ignorer que je sais tout... car il lui semblerait entendre du pardon et de la générosité dans

chaque mot. Je ne le veux pas. Il n'y a rien de cela. Je ne l'ai jamais haï, je ne le hais pas, il n'y a aucune raison de haïr ni de pardonner... Elle lui a appartenu... Ne nous laissons pas troubler par des conditions extérieures.

OLGA

Je vous en prie, Robert, ne le recevez pas aujourd'hui.

ROBERT

Vous n'ignoriez pas qu'elle voulait me quitter...

OLGA

Comment l'aurais-je su?

ROBERT

Parce qu'elle s'était confiée à vous.

OLGA

Oh! non!

ROBERT

Comment saviez-vous alors où se trouvaient ces lettres?

OLGA

Je vins un jour par hasard, et devant moi, qui ne voulais rien entendre... elle...

ROBERT

Il lui fallait une confidente, c'est bien naturel,

et vous n'avez pas pu vous en défendre. C'est logique... (*Un temps.*) — Oui, j'ai vu à quel point ils avaient honte de leur mensonge ; car ils ont souffert. Mais enfin pourquoi n'ont-ils pas trouvé le courage de me dire : « Laisse-nous libres !... » Pourquoi ne leur ai-je pas dit : « Allez, je ne vous retiens pas ! » Mais nous avons été lâches, eux et moi. C'est absurde. Nous attendons toujours que quelque chose vienne du dehors pour résoudre un problème... quelque chose qui nous dispense de la peine d'être sincères et résolus. Parfois la mort passe. (*Roulement de voiture, court silence. Olga très émue. Robert, calme avec intention.*) Et c'est alors une noble conclusion. (*La voiture s'arrête.*)

OLGA

Vous voulez vraiment ?

ROBERT

Il ne doit pas voir les lettres.

OLGA

Laissez-moi partir, je les emporterai.

ROBERT

Ici, par l'escalier.

OLGA

J'entends son pas.

ROBERT

Il est venu par le jardin. (*Il lui retire les lettres de la main et les remet vivement dans le tiroir.*) Restez, il est trop tard. (*Bruit de pas au dehors. Alfred entre précipitamment. Costume de voyage de couleur sombre. En voyant Olga il est un peu embarrassé. Robert veut aller à sa rencontre, mais après avoir fait deux pas s'arrête et l'attend. Alfred lui serre la main, puis va à Olga et lui tend la main. Court silence.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, ALFRED

ALFRED

Nous devions donc nous revoir ainsi?

ROBERT

Tu ne t'es pas du tout arrêté à Vienne?

ALFRED

Non. Parce que je voulais être aujourd'hui près de toi... je le devais... (*A Olga.*) Comment est-ce arrivé?... (*A Robert.*) Je ne sais rien du tout. (*Robert ne répond pas.*)

OLGA

C'est arrivé brusquement.

ALFRED

Un arrêt du cœur, alors?

ROBERT

Oui.

ALFRED

Sans symptômes antérieurs?

ROBERT

Non.

ALFRED

Et quand?... Où?

ROBERT

Avant-hier, après-midi, tandis qu'elle se promenait dans le jardin. Le jardinier l'a vue tomber près de l'étang; de ma chambre, j'ai entendu son cri et quand je suis arrivé en bas, tout était fini.

ALFRED

Mon cher, mon pauvre ami! Comme tu dois avoir souffert! C'est inconcevable!... Si jeune!

ROBERT

Mon télégramme a eu du retard, n'est-ce pas?

ALFRED

Oui. Sans cela j'aurais pu être ici ce matin.

OLGA

Vous êtes à Scheveningue?

ALFRED

Oui, nous avions fait une promenade en bateau. En rentrant, nous nous sommes promenés sur la plage, dans la fraîcheur du soir.

ROBERT

Nous?...

ALFRED

Oui, nous étions en famille. En arrivant à l'hôtel, je suis encore resté environ un quart d'heure à ma fenêtre, à regarder la mer. Alors seulement j'ai allumé. Ta dépêche était sur la table. Ah!... (*Silence. Il tient sa main devant ses yeux. Olga examine Robert qui regarde droit devant soi. Alfred, retirant sa main,*

continue.) Mais nous sommes chez elle ... (*Tressaillant.*)

ROBERT

Oui!

ALFRED

Demain matin, nous irons ensemble au cimetière?

ROBERT

Ainsi, tu pourras y porter toi-même ta couronne, elle vient d'arriver. (*Silence.*)

ALFRED

Et que vas-tu faire?

ROBERT

Comment l'entends-tu?

OLGA

Je l'ai prié de venir souvent chez nous, les premiers temps.

ALFRED, à *Olga.*

Il ne faut pas surtout qu'il reste ici. (*A Robert.*) Tu ne dois pas rester ici.

ROBERT

Dans les premiers jours d'octobre, je m'installerai ailleurs. Avant j'irai plusieurs fois au

laboratoire. J'ai des élèves qui y travaillent depuis la fin d'août.

ALFRED

Oui, tu me l'as écrit dans ta dernière lettre. Mais tu ne dois pas rentrer aussi tôt à cause de cela, tu ne vas pas immédiatement te remettre à la besogne?

ROBERT

Que puis-je faire de mieux? Je t'assure que je me sens absolument disposé à travailler.

ALFRED

Tu en serais incapable maintenant...

ROBERT

Tu parles comme tout le monde. Je m'en sens parfaitement capable, j'en ai même l'ardent désir.

ALFRED

Je le comprends très bien, mais en réalité, ce désir est trompeur. Je vais te faire une proposition. (*Affectueusement.*) Pars avec moi, je t'emmène. Qu'en dites-vous, madame?

OLGA, *péniblement.*

Si vous croyez que...

ROBERT

Tu veux partir, maintenant? Tu pourrais partir? Où veux-tu donc aller?

ALFRED

Je voudrais retourner à la mer.

ROBERT

Retourner là-bas?

ALFRED

Oui, mais avec toi. Cela te fera du bien... Crois-moi. N'ai-je pas raison, madame?

OLGA, *vaguement.*

Oui!

ALFRED

Tu viendras à Scheveningue et tu passeras là avec nous quelques jours tranquilles.

ROBERT

Avec *Nous?...*

ALFRED, *un peu embarrassé.*

Oui.

ROBERT

Tu n'es pas seul?

ALFRED

Si, je suis seul; mais naturellement il y a à

Scheveningue quelques personnes avec lesquelles je suis en relations, quelques-unes avec lesquelles...

ROBERT

Eh bien?

ALFRED

Je ne voulais te le dire que plus tard, mais, puisque cela se présente ainsi, voilà : je me suis fiancé là-bas.

ROBERT, *très froidement.*

Ah!

ALFRED

Que je te le dise aujourd'hui ou demain... n'est-ce pas?... la vie continue quand même... C'est assez étrange que ce soit justement maintenant...

ROBERT

Oui... Je te félicite.

ALFRED

C'est pourquoi je te disais « avec nous » et tu comprendras maintenant que je tienne à y retourner.

ROBERT

Oui, c'est clair, je comprends.

ALFRED

Je t'en prie, accompagne-moi. Ses parents en seront vraiment heureux. Je leur ai tant parlé de toi. Quant à la jeune fille, tu la verras...

ROBERT

Je ne crois pas, je ne crois pas! L'occasion se présentera plus tard. (*A grand'peine, mais en y réussissant, il joue la tranquillité.*) C'est décidément une idée insensée de ta part de vouloir me faire aller à la mer et de me présenter à ta fiancée. Combien de millions a-t-elle?

ALFRED, *surpris.*

Comment peux-tu me poser cette question? Ce n'est vraiment pas pour de l'argent...

ROBERT

Une grande passion, alors?

ALFRED

Robert, je t'en prie, ne parlons plus de cela aujourd'hui, c'est comme... (*Il veut dire : une profanation.*)

ROBERT

Pourquoi pas? « La vie continue », as-tu dit tout à l'heure. Parlons donc des vivants. D'où la connais-tu?

ALFRED

C'est une Viennoise.

ROBERT

Ah! maintenant, je sais tout!

ALFRED

Ce n'est guère possible.

ROBERT

Tu m'as raconté une fois, te le rappelles-tu? ton jeune amour aux boucles blondes, quand tu étais encore étudiant...

ALFRED

A propos de quoi, celle-là?

ROBERT

Tu l'as rencontrée par hasard et tout s'est réveillé! Est-ce ça?

ALFRED

Non, ce n'est pas celle-là. Je ne connais ma fiancée que depuis deux ans, et c'est pour elle que je suis allé au bord de la mer...

ROBERT

Et c'est là que tu as été... pris?...

ALFRED

Oh! je sais depuis longtemps qu'elle sera ma femme.

ROBERT

Vraiment?

ALFRED

Nous sommes fiancés secrètement depuis l'année dernière.

ROBERT

Et tu ne m'en... tu ne nous en as pas dit un mot?...

ALFRED

Il fallait tenir compte de certaines considérations. Au commencement, sa famille était hostile; mais après, nous avons été vite d'accord. Je puis dire que nous nous sommes aimés depuis le premier instant.

ROBERT

Deux ans?

ALFRED

Oui.

ROBERT

Tu l'as aimée?

ALFRED

Oui.

ROBERT

Et elle?

ALFRED, *machinalement.*

Et elle?

ROBERT

Et l'autre?... l'autre?

ALFRED

Quelle autre?

ROBERT, *le tenant par l'épaule et désignant la couronne.*

Celle-là!... (*Alfred jette un regard à Olga.*) Qu'as-tu fait de celle-là?

ALFRED, *après un silence, se révoltant.*

Pourquoi joues-tu aussi longtemps avec moi, si tu le sais? Pourquoi m'as-tu dit des paroles d'amitié, si tu le sais? — Tu as le droit de faire de moi ce que tu veux, mais tu n'as pas le droit de te jouer de moi.

ROBERT

Cela n'a pas été un jeu. Je t'aurais serré dans mes bras et soulevé de terre, si la douleur t'avait brisé. J'aurais été avec toi sur sa tombe, si c'était ta maîtresse qui fût couchée là; car il y

a longtemps que j'ai eu pitié d'elle et que je t'ai pardonné aussi, mais je méprise ta misérable insouciance qui l'a fait mourir de douleur... Oui, tu as si bien rempli cette maison jusqu'au toit de boue et de mensonge, que je te chasse. Va-t'en!

ALFRED

Il y aurait peut-être une réponse à cela.

OLGA, *vivement.*

Ne répondez pas, retirez-vous.

ROBERT

Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en!... (*Alfred sort.*)

SCÈNE IV

ROBERT, OLGA

ROBERT

Ainsi, c'est de cela que vous avez voulu me garder... oui, maintenant, je vous comprends... Tant mieux pour elle, si elle est partie sans soupçonner ce qu'elle était pour lui!...

OLGA, *se retournant vers lui.*

Sans soupçonner?

ROBERT

Que voulez-vous dire?

OLGA, *après une courte réflexion.*

Elle le savait!

ROBERT

Quoi? Elle...

OLGA

Elle a su ce qu'elle était pour lui. Ne saisissez-vous pas encore? Il ne l'a ni trompée, ni abaissée... elle était depuis longtemps préparée à son mariage comme à une chose qui va de soi; et lorsqu'il le lui écrivit (*Elle lui montre le bureau.*) elle a aussi peu pleuré sur lui que lui sur elle. Jamais ils ne seraient venus vous prier de leur donner la liberté... La liberté qu'ils voulaient... ils l'ont eue!

ROBERT

Elle le savait!... Et si vous vouliez me cacher ces lettres, à présent, vous me le dites...

OLGA

Ne vous ai-je pas ainsi rendu votre liberté!

Pendant des années vous avez souffert à cause d'elle, tombant d'une illusion dans l'autre, pour pouvoir l'aimer et la supporter davantage, et maintenant vous voulez continuer à vous tourmenter à cause d'une destinée que vous imaginiez et que cette femme ne pouvait subir, parce que la vie à ses yeux était légère...

ROBERT

Et seulement aujourd'hui! seulement à présent... Pourquoi avez-vous regardé cela, sans me secouer de ma lâcheté? Pourquoi ne l'ai-je pas su, il y a un an, il y a trois jours?

OLGA

Parce que j'ai tremblé devant cela comme vous-même! Vous ne deviez jamais le savoir, si ce n'est aujourd'hui...

ROBERT

Qu'y a-t-il donc de changé à présent?

OLGA

Rien de changé... mais c'est clair... comme cela n'aurait jamais été clair autrement. Tant qu'elle a vécu, cette aventure pitoyable aurait emprunté un semblant d'importance à sa présence et à son sourire... vous n'auriez pas pu sentir ce que vous devez sentir, aujourd'hui

qu'elle est au delà de votre colère, combien loin de vous... incroyablement loin... a vécu cette femme... qui est morte par hasard dans cette maison... (*Elle sort. Robert reste silencieux un moment. Puis il ferme le tiroir du bureau à clef, la retire, se lève, va à la porte et appelle.*)

ROBERT

François !

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur.

ROBERT

Je partirai demain matin. Préparez tout et occupez-vous d'une voiture pour sept heures.

LE DOMESTIQUE

Bien, monsieur.

ROBERT, *après un silence.*

Je vous donnerai d'autres ordres demain, maintenant allez vous coucher. (*Sur un moment d'hésitation du domestique.*) Je fermerai moi-même cette chambre, à clef ; elle restera fermée, vous entendez, jusqu'à mon retour.

LE DOMESTIQUE

Bien, monsieur !

ROBERT

Bonsoir.

LE DOMESTIQUE

Bonsoir, monsieur. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE V

ROBERT

Robert ferme la porte à clef derrière le domestique et va au balcon. Il tire les volets, puis ferme également la fenêtre. Comme il vient de fermer, il aperçoit la couronne à terre. Il la prend, la porte dans la chambre et la dépose sur le bureau d'Éveline... Il se dirige vers la porte de droite, le flambeau à la main. A la porte, il reste un instant immobile, se retourne, regarde toute la chambre encore une fois. Il respire profondément, sourit comme délivré d'un poids, et sort.

La scène est dans l'obscurité. On entend le bruit d'une clef qui tourne deux fois.

Le rideau tombe lentement.

TABLE

E. GREVIN — IMP. DE LAGNY

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE (Suite)

XX. — **Le Portrait de Monsieur W. H.**, par OSCAR WILDE. Traduit de l'anglais par Albert Savine. Un volume in-18 . **3 50**

XXI. — **Poèmes**, d'OSCAR WILDE. Traduction et préface par Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXII. — **Simples Contes des Collines**, par RUDYARD KIPLING. Traduits de l'anglais par Albert Savine. Un volume in-18 . **3 50**

XXIII. — **Le Prêtre et l'Acolyte**, nouvelles, par OSCAR WILDE. Traduction et préface par Albert Savine. Un vol. in-18. **3 50**

XXIV. — XXV. — XXVI. — **Œuvres poétiques complètes de Shelley**, traduites par F. Rabbe. Précédées d'une étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Shelley. Trois volumes in-18, se vendant séparément chacun **3 50**

XXVII. — **Nouveaux Contes des Collines**, par RUDYARD KIPLING. Traduits de l'anglais par Albert Savine. Un volume in-18. **3 50**

XXVIII. — **Mystères et Aventures**, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . **3 50**

XXIX. — **Trois Troupiers**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXX. — **Autres Troupiers**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXXI. — **Le Parasite**, par CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine et Georges-Michel. Un volume in-18 . . . . . . **3 50**

XXXII. — **Au Blanc et Noir**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXXIII. — **Théâtre. I. — Les Drames**, par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . **3 50**

XXXIV. — **La Grande Ombre**, roman, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . **3 50**

XXXV. — **Poèmes et Ballades**, de A. C. SWINBURNE. Traduction de M. Gabriel Mourey et notes de Guy de Maupassant. Un volume in-18, nouvelle édition. **3 50**

XXXVI. — **Un Début en Médecine**, roman, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . . **3 50**

XXXVII. — **Chants d'avant l'Aube**, par A. C. SWINBURNE. Traduction de M. Gabriel Mourey. Un volume in-18. . . . **3 50**

XXXVIII. — **Sous les Déodars**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXXIX. — **Nouveaux Mystères et Aventures**, par CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . . **3 50**

XXXX. — **Idylle de Banlieue**, par CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXXXI. — **Théâtre. II. — Les Comédies**, I, par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . . **3 50**

XXXXII. — **La Cité de l'Épouvantable Nuit,** par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . . **3 50**

XXXXIII. — **Jim Harrison, boxeur,** par CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . **3 50**

XXXXIV. — **La Merveilleuse Découverte de Raffles Haw**, par CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . **3 50**

XXXXV. — **Au Hasard de la Vie**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . . . **3 50**

XXXXVI. — **Vice Versa**, roman, par F. ANSTEY. Traduit de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne. Un volume in-18, nouvelle édition **3 50**

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE (Suite)

XXXVII. — **Lettres de Marque**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . 3 50

XXXVIII. — **Théâtre. III. — Les Comédies, II**, par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . 3 50

XXXIX. — **Une Maison de Grenades**, par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . 3 50

L. — **Micah Clarke. — Les Recrues de Monmouth**, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un vol. in-18 . . 3 50

LI. — **Le Capitaine Micah Clarke**, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . 3 50

LII. — **Derniers Mystères et Aventures**, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . 3 50

LIII. — **La Bataille de Sedgemoor**, par A. CONAN DOYLE. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18 . . . . . . 3 50

LIV. — **Terres de Silence**, par EDWARD WHITE. Traduit par G. Delamain. Un vol. in-18. . . . . 3 50

LV. — **Brugglesmith**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine et Georges-Michel. Un vol. in-18 . . . . . 3 50

LVI. — **Un Duo**, par A. CONAN DOYLE, seule traduction intégrale par Albert Savine. Un volume in-18 . . . . 3 50

LVII. — **Les Enquêtes du prestigieux Héwitt**, par ARTHUR MORRISON. Adaptation française par Albert Savine et Georges-Michel. Un volume in-18 . . . . 3 50

LVIII. — **Nouvelles Enquêtes du prestigieux Héwitt**, par ARTHUR MORRISON. Adaptation française par Albert Savine. Un volume in-18 . . . . 3 50

LIX. — **Dernières Enquêtes du prestigieux Héwitt**, par ARTHUR MORRISON. Adaptation française par Albert Savine. Un volume in-18. . . . . 3 50

LX. — **Essais de Littérature et d'Esthétique**, (1877-1885), par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un vol in-18. 3 50

LXI. — **Chez les Américains**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un volume in-18. . . . . 3 50

LXII. — **La Mort d'Ivan le Terrible**, par le Cte ALEXIS TOLSTOÏ. Traduction de B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18 . 3 50

LXIII — **Dorrington détective marron**, par ARTHUR MORRISON. Traduction d'Albert Savine. Un vol. in-18 . . . . 3 50

LXIV. — **Nouveaux Essais de Littérature et d'Esthétique**, 1886-1887, par OSCAR WILDE. Traduction d'Albert Savine. Un vol. in-18 . . . . 3 50

LXV. — **Parmi les Cheminots de l'Inde**, par RUDYARD KIPLING. Traduction d'Albert Savine. Un vol. in-18 . . . . 3 50

LXVI. — **Dick le Galopeur**, par H. B MARRIOTT WATSON. Traduction d'Albert Savine. Un vol. in-18 . . . . 3 50

LXVII. — **Le No 19759. Confessions d'un Condamné**, recueillies par JULIEN HAWTHORNE. Traduction d'Albert Savine. Un vol in-18 . . . . 3 50

LXVIII — **Derniers Essais de Littérature et d'Esthétique**, (1887-1890) par OSCAR WILDE. Trad d'Albert Savine. Un vol. in-18. 3 50

LXIX. — **Idylles de la Mer**, par FRANK TH. BULLEN, préface de R. KIPLING. Texte français d'Albert Savine. Un vol. in-18. 3 50

LXX. — **Anatole**, par ARTHUR SCHNITZLER. Traductions de MM. Maurice Rémon et Maurice Vaucaire. Un vol. in-18 . . 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.